



H. misc.

Documents

48 m

K, Nr. 4 und 5 fehlen

K

<36616499920018

<36616499920018

Bayer. Staatsbibliothek

DOCUMENTS ET MANUSCRITS

EXÉCUTION DU DUC DE MONTMORENCY

ET

LA DUCHESSE

DE

MONTMORENCY

A MOULINS

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MSS. 1755 ET 2359

Bayerische
Staatsbibliothek
München

PARIS — 1889



*Relation de la fin qu'a faite M. de Montmorency, le 30 octobre
à 2 heures après midi. Ms. 2359.*

Il avait demandé pour confesseur le P. Arnoux, jésuite. Celui-ci alla à l'Hôtel de Ville. Il l'aborda en lui disant qu'il était « grandement marri de l'assister dans une occasion aussi funeste et imprévoyable ». Le duc « lui sauta au col et répondit qu'en bien profitant de cette occasion il n'y aurait de malheur ni pour l'un ni pour l'autre » ; il fit une sorte de préparation de confession générale, accepta des reliques du père et lui donna « en échange de quelques rubans et braillons qu'il portait au bras droit ».

Le Père voulut qu'il se reposât de bonne heure en vue de la journée du lendemain. Le duc avait demandé au roi la matinée du lendemain « pour vaquer à loisir et sans contrainte à la recherche de sa conscience, pour mourir sans scrupule et inquiétude quelconque ».

Rassuré à ce sujet, « il passa fort doucement la nuit sans perdre un seul moment de son sommeil ». Son confesseur alla à son chevet le lendemain vers 5 ou 6 heures du matin ; « il le trouva tout gai disant : « Bonjour, mon Père, courage, voici une grande « journée, j'ai besoin de votre assistance ». « Tâtez mon cœur, ajouta-t-il, s'il palpite et mon pouls s'il se hâte plus que de l'ordinaire ; » il craignit d'avoir parlé par vanité et il ajouta « que sa force venait de Dieu ».

Il offrit au Père son corps ou son cœur pour sa maison. « J'accepte le cœur, dit ce dernier, sous le bon plaisir du roi. » Le chirurgien pansa les blessures du duc au cou et celui-ci récita en latin le psaume : « Seigneur j'ai espéré en vous. » Il le savait par cœur et l'avait « familier avec les litanies de la sainte Vierge ».

Il avait à cœur de commencer sa confession et il pressa de Launay de voir le roi, de faire ratifier officiellement le sursis. De Launay lui suggéra de demander sa grâce tout entière.

Il consulta le Père ; il n'avait, disait-il, aucune « inclination à vivre encore ». Celui-ci lui dit que c'était un devoir. « Je vous prie, Monsieur, répond le duc à de Launay, de dire à M. le Cardinal que je suis son serviteur, que si, par sa faveur, il me conserve la vie, fléchissant le cœur du roi à la miséricorde... je tâcherai de vivre en sorte qu'il ne se repentira jamais ; mais dites-lui aussi que je ne souhaite pas que Sa Majesté... apporte aucune contrainte à son service, s'il est jugé que ma mort soit plus utile pour l'État que le reste des années que je pourrai survivre étant comme je suis dans la fleur de mon âge. »

Resté seul avec son confesseur, il reçut dans ses mains le crucifix, se mit à genoux, l'embrassa tendrement, sanglota, reprit « ses esprits et son haleine », et « en moins de deux petites heures » il « fila » « avec horreur, foi, » clarté et « tout à l'aise » sa confession générale « du plus loin de sa souvenance ».

Il se leva allégé : « Mon Père, dit-il, c'en est fait, je ne veux plus vivre. Je renonce aux délais et je suis marri s'il y en a. Je ne croyais pas en sortir de la sorte. » « Seigneur, dit-il en latin, laissez maintenant partir votre serviteur. » Il témoigna le désir de mourir le vendredi comme le Sauveur, c'est-à-dire le lendemain. Son confesseur lui répondit que ces sentiments seraient parfaits avec une pensée d'expiation. « Je l'entends bien ainsi, dit-il, mais hâtons-nous de prendre le viatique pour faire joyeusement ce voyage... J'ai eu du goût toute ma vie à ce sacrement... »

Après son action de grâce, s'adressant à son confesseur : « Qui a dedans soi la vie, dit-il, ne craint pas la mort. »

Peu après il apprit que le roi avait accordé son sursis avec de bonnes paroles. Il répondit qu'il n'en avait plus besoin, qu'il n'avait pas cru pouvoir être « sitôt prêt », mais qu'il tâcherait d'utiliser tous les moments pour bien mourir.

Il se mit alors à écrire. Il était convenu que ce qu'il écrirait serait cacheté par lui et remis au roi.

Il commença par une lettre à M^{me} de Montmorency, lettre courte, mais « qui contient tout ce qui peut la résoudre à prendre de la main de Dieu un si effroyable accident ».

Puis il écrivit pour disposer de ses biens « sans oublier personne, ni donner aucun sujet de mécontentement ».

Il pourvut aux moyens que « pouvaient et devraient tenir ses héritiers pour le plein et absolu acquit de ses dettes ». Il recommande particulièrement ses services à ses héritiers; il les recommande « très affectueusement à la bonté du roi et aux soins charitables de monseigneur le Cardinal ».

Il fit plusieurs legs à différentes maisons de Toulouse. Il légua deux tableaux à la princesse et un tableau de saint Sébastien au Cardinal. Il fit ce dernier legs « de fort bonne grâce et de son pur motif ». Sa candeur et sa présence d'esprit ravissaient les assistants. Il ne cessait de penser à ceux qu'il avait pu offenser et confiait à tout instant des commissions à cet effet à son confesseur.

Après ces dispositions, il se mit en prières; il pria particulièrement la sainte Vierge. Il finit ainsi la journée. Il était fatigué. « Mon Père, dit-il d'un visage toutefois riant, cette chair voudrait bien se révolter et murmurer, mais nous l'empêcherons avec la grâce de Dieu. »

Il dormit six heures, sans songe ni inquiétude, comme s'il ignorait « les approches toutes certaines de la dernière minute de sa vie ». Son confesseur le trouva gai et content. Il embrassa son crucifix : « Levez-vous, allons, » dit-il, en faisant allusion aux paroles du Sauveur au jardin des Oliviers.

Toutefois il ne voulut point d'abord se laisser panser par son vieux chirurgien. « L'heure était venue, disait-il, de guérir toutes ses plaies par une seule qui nettoierait tout. »

Un carrosse arriva, qui le transporta en présence du Parlement. Les abords de l'Hôtel de Ville étaient garnis de troupes. Il avait demandé à son confesseur s'il devait avouer son crime, sans y joindre ce qui pouvait l'atténuer. Il était, disait-il, innocent d'avoir appelé l'ennemi en France; il n'avait reçu le frère du roi dans son gouvernement que pour écarter un danger im-

minent, dans son opinion. Quant à sa propre rébellion, il se la justifiait par le bien public. Il craignait que ses réticences sur ces considérations ne lui donnassent les apparences « d'une noire ingratitude » envers le roi.

D'autre part, il aimait mieux ne rien révéler qui « pût aider à lui sauver la vie ». Il aimait mieux jouir bientôt d'une vie meilleure « par une abondante satisfaction dans l'infamie de l'effusion de son sang ».

Son confesseur lui répondit qu'à côté du devoir de sauvegarder sa réputation il y avait « la haute philosophie de la religion » : « celle-ci apprend, disait-il, à s'anéantir soi-même ». Et, d'ailleurs, chacun juge suivant sa passion, du côté de laquelle il se donne « le trait de la balance », tandis qu'il existe d'indiscutables principes qui « ferment la porte à tous les prétextes de rébellion ».

« D'ailleurs, ajoutait-il, son silence parlerait mieux que ses excuses et attesterait son repentir. »

« Vous me faites grand plaisir, dit le duc, en l'embrassant. J'ai bien plus de repos en cette conduite. » Il baisa son crucifix : « Mon bon Jésus, dit-il, je vous suivrai de la sorte, puisque vous, dans votre innocence, vous voulûtes être un agneau à la boucherie. » Cette attitude douce, humble sans « recusation ni excuse, ni contredit » frappèrent ses juges d'étonnement. Ils virent que s'il avouait mériter la mort, c'était dans les sentiments d'une créature qui se repent, se confond et s'anéantit devant Dieu.

Il excita encore leur admiration en rentrant dans la salle pour retirer un démenti donné à un témoin. Celui-ci avait affirmé une chose vraie, mais que le duc seul pouvait connaître.

Il revint à la maison-de-ville en priant et, particulièrement, en remerciant la sainte Vierge de l'avoir assisté dans cette séance.

Rentré dans sa chambre, il fit cadeau à l'exempt de son « bel habit de drap d'Espagne qu'il portait... pour paraître au supplice en habit de simple toile blanche. » Ce qui attendrit et fit pleurer les gardes.

Cependant « il met la main à la plume pour la dernière fois » et « couche sur le papier » ses adieux, notamment au cardinal de

la Valette et à sa sœur. Il se limita, dans ces épanchements, pour ne pas être distrait « du principal ».

Il écrivit encore quelque chose concernant quelques particuliers auxquels il se souvint d'être grandement obligé pour des emprunts faits lors de la rébellion.

Il remercia ensuite les gardes, « n'omettant nulle sorte de gratitude ou courtoisie bienséante ».

« Parmi tout ce tracas, » il eut besoin de prendre un bouillon. « Le bon Dieu, dit-il, m'a fait cette grâce il y a quatre ou cinq jours, d'avoir tout le palais et la langue comme abreuvés d'absinthe. » Il avait une « fluxion ordinaire qui lui tombait sur les plaies de sa gorge avec péril de l'étouffer ».

Le capitaine des gardes du corps lui demanda, de la part du roi, son bâton de maréchal et l'ordre de chevalier. « Mon cher cousin, dit-il, je rends volontiers le bâton et l'ordre à mon roi, puisqu'il m'a jugé indigne de sa grâce. A cette parole, on ouït un concert de sanglots. »

Au moment où il allait descendre à la chapelle pour entendre son arrêt, de Launay fut mandé par le roi. C'était un indice favorable relativement à sa grâce. Le duc, sans en paraître ému, s'empressa d'utiliser ce sursis. A sa prière son confesseur et trois Pères Jésuites récitèrent les litanies, auxquelles il répondit, et le psaume : « Seigneur, j'ai espéré en vous. »

« Un torrent d'amour » l'emporta « dans les embrassades de son crucifix ». Il pensa alors à Madeleine qui n'osa baiser que les pieds du Sauveur même après la résurrection. A cette pensée, il pleura abondamment et il semblait « devoir rendre l'âme ».

Il se remit à embrasser son crucifix comme auparavant. « Puisque vous me le permettez, dit-il à son confesseur, je ne laisserai de jouir en confiance de Celui que j'espère voir et tenir aujourd'hui. »

Il demanda, en effet, un peu plus tard, si en passant « par la fournaise de la tribulation » on ne pouvait « aller bien vite en Paradis » et prendre « soin » de ses amis. La réponse de son confesseur fut qu'à force de patience et de charité on pouvait arriver à éviter « les tourments expiatoires de l'autre vie ». Cette

dernière pensée le consola, « tant il avait de tendresse pour ses amis, desquels seule la mémoire, entre les choses humaines, lui était sensible ».

Il devait porter une certaine médaille indulgenciée, au moment de sa mort. Son confesseur voulut la lui attacher au bras. « Non, dit-il, donnez-la-moi. Soyez certain qu'avec l'aide de Dieu, mourant et mort, je la conserverai autant qu'il faut pour mon salut. »

Il prétendit alors que sa moustache « pouvait l'incommoder pendant l'exécution ». Son chirurgien sanglota. Il coupa lui-même « la flotte » et la jeta au feu.

On le fit alors descendre à la chapelle. Il s'avança vêtu « d'une méchante casaque » fournie par un soldat, adorant « incessamment » son crucifix, tout en disant adieu, « à droite et à gauche », aux capitaines et aux gardes.

A genoux sur les degrés de l'autel, il écouta « paisiblement et dévotement » son arrêt. Il se leva et dit « modestement » aux commissaires : « Je vous remercie, Messieurs, et toute votre compagnie, à qui je vous prie de dire de ma part que je tiens cet arrêt de la justice du roi pour arrêt de la miséricorde de Dieu. »

S'étant agenouillé de nouveau, il fit un « petit abrégé de confession pour ne rien laisser en arrière » et il reçut une dernière absolution.

Il fut alors livré au grand prévôt de la maison de ville : celui-ci le livra à l'exécuteur. Il y eut un nouveau délai. Le duc se rafraîchit la bouche, et, assis sur un banc en présence de l'exécuteur et des archers, il dit au confesseur : « Mon Père, qu'est-ce que je sens en moi ? Je vous puis assurer devant mon Dieu auquel je vais répondre (personne n'entendit ce discours que le confesseur) que je ne suis jamais allé ni à bal, ni à festin, ni à bataille avec plus de satisfaction..., et quand je ne saurais par d'autres voies qu'il y a un Dieu, cette vertu qui me fortifie par-dessus la nature très faible de soi me le ferait toute seule adorer. Promettez-moi que vous ne direz jamais rien de ceci, de peur qu'on ne croie de moi quelque chose qui n'est pas. »

Le duc parla ensuite de son exécution, qui ne devait pas être publique. Il y aurait été, disait-il, exposé à la vanité en pensant

aux amis qui se seraient trouvés dans la foule. D'autre part, il aurait désiré les ignominies d'une exécution publique.

En ce moment, « l'exécuteur eut mainlevée pour le prendre ». Le roi lui avait fait la grâce, en raison de sa naissance, de n'être point lié ni touché du bourreau que « par le fer ».

— Non, avait répondu le duc, qu'on me laisse mourir dans les formes et selon mon démerite, pour, en cela au moins, être plus semblable à Celui qui a daigné mourir en croix pour moi. »

Il aida l'exécuteur à découvrir son col et ses épaules, déchira sa chemisette et quitta le misérable vêtement de soldat qu'il portait. Il tendit ses deux bras tout nus qui furent étroitement liés.

Il s'avança au milieu de la compagnie des gardes, et disant à son confesseur : « Ne m'abandonnez pas de peur que je ne sois distrait du sacrifice que je vais faire, par quelque pensée vaine. Tenez mon esprit en arrêt. » Il rencontra au pied de l'échafaud d'autres religieux envoyés pour l'assister. « Je vous prie, mon Père, dit-il à l'un d'eux, donnez ordre que cette tête étant (abattue) par le coup ne tombe pas de l'échafaud : ramassez-la, s'il se peut. »

Il monte à l'échafaud, s'abstient de parler, par humilité, s'agenouille, baise le crucifix présenté par le confesseur, lève les yeux au ciel, demande les prières des religieux, invoque la sainte Vierge, saint Bernard, saint Ignace, saint François Xavier, s'ajuste par trois fois avec douleur sur le billot trop bas, y applique sa gorge couverte de plaies et pressée par le poids de son corps : « Seigneur Jésus, dit-il en latin, recevez mon âme. Adieu, mon Père. » On n'eut point le temps de voir le coup : la tête tomba « tout auprès sur l'échafaud ».

« Son corps fut peu après porté en carrosse à Saint-Sernin, où l'on n'a jamais vu jusqu'ici aucun corps en terre que des saints, parmi lesquels ce criminel repentant. »

★*★

M^{me} de Montmorency (manuscrit 1755), quelques jours après l'exécution du duc, fut conduite de Toulouse à Moulins. M^{me} de Chantal était à Lyon lorsqu'elle traversa cette ville. M^{me} de Montmorency

désirait vivement la voir, mais l'archevêque de Lyon, frère de Richelieu, ordonna à M^{me} de Chantal de quitter le couvent de Lyon-Bellecour et de se rendre au couvent de l'Antiquaille, c'est-à-dire sur la colline de Fourvière, où M^{me} de Montmorency, paralysée, ne pouvait ni monter ni être transportée. « Cette dureté fut également sensible à l'une et à l'autre. »

La duchesse envoya à M^{me} de Chantal M^{me} de la Barge, sa dame d'honneur. M^{mo} de Chantal « se dépouilla d'un petit portrait de saint François de Sales que lui-même lui avait donné », et en fit présent à la duchesse.

Celle-ci arriva à Moulins le 18 novembre 1632. Elle avait trente-deux ans. Sa captivité au château dura deux années. La mère de Bigny, supérieure du couvent de Moulins, envoyait deux ou trois fois la semaine à l'illustre prisonnière une sœur tourière « avec des fruits et autres petites choses ». Celle-ci était reçue dans un petit cabinet où très peu de personnes avaient « le privilège d'entrer ». Il n'avait aucun jour que celui qu'il pouvait recevoir de la clarté d'un flambeau. C'était comme une prison ajoutée à la prison. Les yeux de M^{me} de Montmorency semblaient être deux sources intarissables. Elle ne « parlait aucunement » et toutes ses réponses consistaient dans « un doux accueil » de visage. Elle recevait ainsi « tous ceux qui l'abordaient ».

Son projet de se retirer dans un couvent de Moulins fut connu avant sa sortie du château. Elle fut « puissamment sollicitée » pour qu'elle choisît une autre maison que la Visitation.

Mais « jamais pour cela elle n'a balancé », dit l'auteur. « Une des premières pensées qui lui étaient venues en l'esprit après la mort de son époux... fut que si François de Sales avait encore été sur la terre, il eût été seul capable de la consoler... A son défaut, elle souhaita communiquer son intérieur à la chère fille de son cœur, » à M^{me} de Chantal.

« Messieurs de Médicis et quelques-uns de leurs officiers » se présentèrent donc un jour et demandèrent la permission d'entrer dans la maison pour y choisir un appartement.

Quant à M^{me} de Montmorency, elle entra pour la première fois au couvent le 9 août 1634. Elle témoigna « être extrêmement

1632

satisfaite de la supérieure et de la communauté, à laquelle elle fit tout l'accueil que sa tristesse et sa douleur lui purent permettre ».

Peu de jours après, elle envoya au couvent une sorte de règlement auquel elle voulait s'astreindre pour ne « jamais » troubler l'ordre de la maison.

« Comme son logis de dehors joignait d'assez près, on trouva à propos d'y pratiquer une petite allée. » Une porte et un tour mettaient la duchesse en communication avec le couvent. M^{me} de Bigny lui remit les deux clés en « la suppliant justement qu'elle seule en eût toute la disposition » ; M^{me} de Montmorency « lui en donna la parole ».

Elle ajouta qu'elle n'aurait jamais demandé à se retirer en cette maison, si elle avait pu craindre d'y occasionner le moindre trouble ou relâchement. Son entente avec M^{me} de Bigny ne laissa jamais rien à désirer. Il y eut même entre elles attrait et affection.

Elle avait, en outre, son appartement au couvent. Elle en prit possession la veille de l'Assomption et assista à Matines, ce qu'elle continua de faire, malgré les « fâcheux restes » de sa paralysie. On avait dressé un petit oratoire près de sa chambre : elle y passait presque tout son temps à lire et à prier et n'en sortait guère que pour aller au chœur.

M^{me} de Bigny avec quelques religieuses venait « quelquefois » l'entretenir pendant la récréation du soir.

Le maître d'hôtel, en vertu du règlement mentionné plus haut, devait faire les repas et les faire porter très exactement au tour. La duchesse avançait son repas de deux heures pour ne manquer aucun office. Son aumônier devait venir lui dire la messe. Elle devait sortir après et rentrer pour souper, « avec sa dame d'honneur (M^{me} de la Barge probablement) et trois demoiselles suivantes ». Celles-ci ainsi que M^{me} de Montmorency ne devaient parler aux religieuses qu'aux heures de récréation et n'entrer dans leurs cellules qu'avec la permission de la supérieure : elles ne devaient pas faire faire des messages aux « gens de dehors » de la duchesse. Elles devaient sonner les sœurs le moins possible

et pour cela ne point entrer successivement. M^{me} de Montmorency, arrivée devant la porte, ne sonnait pas « habituellement » que toutes ne fussent réunies, malgré les protestations de la sœur portière.

Elle reçut vers cette époque une lettre du P. Arnoux, jésuite, qui avait assisté le duc dans son supplice. Il la félicitait de sa résolution. Son époux mort, disait-il, l'aimerait plus dans cette condition comme plus approchante de celle qu'il possédait. Il resta son directeur.

Au bout de deux mois, M^{me} de Montmorency fut « obligée de prendre les eaux. Aucun détail n'est donné sur son séjour à Bourbon, où elle les prit.

Pendant ce temps, une petite révolution s'accomplissait au couvent et les commentaires étaient fort divers. On circonvit à ce sujet M^{me} de Montmorency. « Même des religieux » la dissuadaient de rentrer. Certaines personnes « appuyaient adroitement les paroles de ses domestiques ».

Ces conseils « ébranlèrent sa résolution ». « Elle craignait de s'engager dans un lieu de contestation et de désordre et même d'être obligée un jour d'en sortir. »

Ce couvent avait eu d'ailleurs toutes sortes d'épreuves, sauf la peste qui l'avait miraculeusement épargné. En arrivant on avait trouvé dans la maison une dame qui ne voulut sortir que remboursée jusqu'au dernier denier. « On ne saurait dire ce que cette dame fit souffrir à la Supérieure », la mère de Bréchard, qui inaugura la fondation par une maladie de deux mois.

Il faut joindre à ces premières épreuves une pauvreté tenace et imméritée. Les religieuses, en effet, « s'occupaient fortement au jardinage... C'est du petit gain qui en revenait et de ce qui croissait de jour à autre qu'elles faisaient leur plus ordinaire nourriture..., elles mangeaient très peu de viande, elles portaient elles-mêmes les pierres des bâtiments comme les ouvriers les plus entendus. »

Une dame amie du couvent ignore pendant deux ans cette pauvreté et ne la découvre qu'en se faisant religieuse elle-même.

Peut-être l'ébruita-t-elle, car la femme du gouverneur vient

visiter le couvent et laisse dix pistoles. Plusieurs autres amis de la maison envoient de temps en temps des vivres « et beaucoup d'autres choses utiles à leur entretien ».

Le logement est à l'avenant. Durant « quelques années », quelques-unes des religieuses couchaient dans des greniers, où elles trouvaient le soir leur lit « tout couvert de neige ».

Cette pauvreté est momentanément allégée par les dots de M^{me} de Chastellux et de quatre autres novices.

Mais l'épreuve rentre au couvent sous une autre forme. Les religieuses ont un aumônier qui, hautement recommandé, a cependant été frappé de censures ecclésiastiques. Elles veulent le renvoyer en lui payant le reste de sa pension : il leur intente un procès. L'évêque intervient. Le prêtre s'en va avec vingt écus pour le désistement de son procès et sa pension tout entière.

Cet aumônier, pendant ces difficultés, allait « dire çà et là fort mal à propos ce qui lui venait confusément dans la pensée ». Et les religieuses avaient eu « en peu de temps » toute la ville contre elles, car il avait « quantité d'amis et de connaissances ».

Puis le couvent est troublé par une religieuse. D'après les annales réunies des couvents de Moulins et de Nevers, cette religieuse, fille d'un trafiquant enrichi, mariée à un gentilhomme, veuve à vingt-deux ans avec deux enfants, belle, spirituelle mais légère, se conduisait à Paris d'une manière qui « commençait à faire du bruit ». Saint François de Sales conseilla à la famille de l'envoyer à Moulins. Là elle prend l'habit, « à dessein purement » de venir avec la mère de Bréhard à Nevers, où l'on fondait une maison. Mais le gouverneur de la province et tous les gens de première qualité du voisinage prennent un intérêt mystérieux à la continuation de son séjour à Moulins : on la menace de l'arrêter en route. Elle réclame alors les sommes considérables qu'elle a données pour la fondation de Moulins, et semble prendre à tâche de se rendre insupportable aux religieuses de Moulins auxquelles elle veut donner cet argent.

La mère de Chantal écrit à l'évêque d'Autun : « Si pour mettre la tranquillité et la paix dans (le) monastère, il ne faut que rendre l'argent à notre bonne sœur la bienfaitrice pour qu'elle

aille se loger ailleurs, assurément nous en serons très contentes. »

Sans une vision de la mère de Monthoux, supérieure de Nevers, un procès aurait eu lieu entre les deux couvents. La mère de Monthoux, au risque de ruiner son monastère « de fond en comble », offrit de rendre l'argent. On transigea et tout alla bien, sauf la « bienfaitrice ».

« Cette pauvre créature, écrit la mère de Chantal, est servie et logée comme il lui plaît : elle s'habille comme bon lui semble. » (Elle portait en outre sur elle le musc et les parfums les plus mondains)... « Cette pauvre fondatrice qui se fonde si mal en vertu ne sait ce qu'elle fait. » Cela pouvait s'appliquer au physique comme au moral, car elle mit, par étourderie sans doute, trois fois le feu au couvent. La mère de Chantal était renseignée par la supérieure, M^{me} de Chastellux, qui, toujours épiée par la terrible bienfaitrice, n'osait écrire que pendant la nuit.

Tout cela transpirait au dehors, car elle faisait « des parloirs tout le long des haies ». Elle autorisait « quelques dames de ses bonnes amies » à entrer au couvent autant elles voudraient. Elle les fit même autoriser par l'évêque, dont elle avait surpris la bonne foi. « La bonne mère de Chastellux », d'ailleurs, ne toléra pas ces intrusions.

M^{me} de Chastellux jouissait de l'estime de l'évêque, qui dans une visite avec des membres de son clergé l'avait déclarée « une très vertueuse religieuse, incapable d'aucune passion et vraie dépositaire de l'esprit du saint fondateur ». Le prélat avait rendu ce témoignage en présence de la bienfaitrice, qui venait d'accabler de « reproches » et d'invectives la supérieure et la communauté tout entière. La bienfaitrice se convertit pourtant. Un jour la mère de Bigny, successeur immédiat de M^{me} de Chastellux, fut mandée par celle-ci ; elle avait vu en songe un flambeau brusquement éteint. C'était, pensait-elle, un avertissement de sa mort. Elle se jeta aux pieds de la mère de Bigny, demanda à faire un second noviciat, coupa ses cheveux, enleva de sa chambre tous les tableaux de prix, arracha toutes les tapisseries.

Au bout d'un an, elle fit une seconde profession en présence d'une grande foule. Elle déclara faux tout ce qu'elle avait dit

contre le monastère et déchira publiquement tous ses privilèges de fondatrice et de bienfaitrice. Quinze mois après sa conversion et deux jours après une communion, se trouvant devant la mère de Bigny, elle s'écria : « Mon Dieu, miséricorde ! » et tomba morte à ses pieds.

Après cette éclatante réparation, le couvent fut troublé par la mère de Bigny elle-même.

Peu de temps après le départ de M^{me} de Montmorency pour les eaux de Bourbon, la mère de Bigny fut atteinte d'hydropisie. Les médecins épuisèrent leur science et finirent par déclarer que le seul moyen de la guérir était de l'envoyer aux eaux de Bourbon. La règle défend de sortir jamais « pour recouvrement de la santé ». La mère de Bigny déclara qu'elle aimait mieux « perdre la vie ». Ses frères ne se résignèrent pas ainsi et obtinrent de l'évêque une lettre pour qu'elle allât « promptement » aux eaux. Postérieurement, on voit deux cas d'autorisations semblables : la mère de Chastellux songe même à supprimer le couvent de Bourbon pour enlever la tentation. Le cas de la mère de Bigny paraît compliqué de circonstances particulières. Elle avait fait pendant son administration des « dépenses excessives » et montré une trop grande facilité à recevoir les postulantes, mais surtout elle avait séjourné chez ses frères.

La mère de Bigny, accompagnée de quelques religieuses, partit donc pour Bourbon, où elle ne paraît pas avoir vu M^{me} de Montmorency.

Elle vécut « avec autant de régularité » qu'au monastère, soit à Bourbon, soit dans la maison de ses frères. Elle ne tarda pas à revenir soulagée.

« Le séjour de cette chère mère, dit l'auteur, dans la maison de Messieurs ses frères, fut une innovation dans l'ordre... notre sainte fondatrice en reçut bientôt plusieurs plaintes. » La mère de Chantal demanda à l'évêque d'Autun de la faire déposer.

Le 4 octobre, vers 5 heures du soir, le grand vicaire vint au couvent : quatre religieuses de l'institut, venues à Moulins à cet effet, étaient avec lui : il fit assembler le chapitre, déclara l'objet de sa visite et présenta l'une des religieuses qui l'ac-

compagnaient comme la nouvelle supérieure de la maison.

La mère de Bigny, « sans demander aucunement la cause d'un procédé si surprenant », témoigna se soumettre à cet ordre. Mais les religieuses demandèrent « avec larmes » un sursis jusqu'au retour présumé incessant de la mère de Bréchard. Le grand vicaire accorda jusqu'au lendemain. Il vint dire la messe, à la fin de laquelle la mère de Bigny étant venue à la grille, « sans que l'on eût fermé l'église ni sonné le chapitre », se mit à genoux au milieu du chœur, et remit sa charge entre les mains du grand vicaire, aux yeux des religieuses douloureusement surprises de ce coup secrètement concerté.

« Ne pouvant se modérer », elles sortirent du chœur « avec... mille sanglots », prenant Dieu à témoin de la grande injustice que l'on faisait mal à propos à leur chère mère. »

La mère de Bigny employa tout son ascendant pour calmer leur ressentiment.

La nouvelle supérieure cependant n'était que provisoire. Peu de jours après, les religieuses furent invitées à faire l'élection. Elles voulurent attendre la mère de Bréchard. Cela leur étant refusé, elles demandèrent à s'entretenir avec le P. de Lingendes. Après les avoir vues, il leur « remontra que malgré l'injustice et la rigueur qui leur paraissaient dans cette conduite, il la fallait subir et que c'était un orage qui passerait ».

On ne voit pas nettement si les religieuses se calmèrent et si elles procédèrent à l'élection.

Pendant ce temps, M^{me} de Montmorency réfléchissait pour prendre un parti. « Elle y songea pendant quelques jours sans en rien dire... à personne. » La maison de Moulins, pensait-elle, était « une partie considérable du nouvel institut ». En définitive, il n'y avait eu « aucun dérèglement ». En ne rentrant pas, elle confirmerait tous les bruits : elle résolut donc de rentrer et même de « donner une partie de son bien ».

M^{me} de Chastellux était élue supérieure en ce moment ou elle allait l'être. La communauté témoigna « une extrême douleur » du départ de la mère de Bigny. La mère de Bréchard, enfin arrivée, « pacifia » les esprits. Néanmoins les religieuses parlèrent

encore de ce « traitement sévère » à la mère de Chantal lors de sa visite, trois ou quatre ans après.

Cependant la diffamation allait son train contre le couvent. Parmi les détracteurs de bonne foi se trouvait un religieux vaguement désigné.

C'était « un savant docteur émané d'un ordre fameux, mais d'une vertu sévère qui pouvait tout autant venir du caractère de son esprit que de la sainteté de ses mœurs ». « Un jour, poursuit l'annaliste, dans un sermon qu'il fit en notre église, il ne put s'empêcher de nous reprendre avec beaucoup d'aigreur comme des filles déchues de notre institut. »

M^{me} de Montmorency le pria en particulier de vouloir « changer un peu de discours ». Il était, lui disait-elle, dans l'erreur et elle serait obligée « de quitter ses prédications », mais il était « tellement prévenu » qu'à la première occasion il parla « avec toute la même aigreur ». M^{me} de Montmorency « sortit tout aussitôt du sermon », ce qui « surprit et mortifia » le prédicateur. Elle lui conserva d'ailleurs son estime et « son respect ».

Cette répression persuada aux assistants que la princesse ne prendrait pas ainsi la défense d'une maison où régnerait « le désordre ».

Le mal, toutefois, n'était pas déraciné. A la mort de M^{me} de Montmorency, en effet, on plaça son cœur avec celui de la mère de Chantal. « C'était, pensaient les religieuses, le moyen le plus assuré pour arrêter les calomnies et mauvais bruits qui s'élevaient contre le couvent. »

M^{me} de Montmorency avait débuté par des occupations plus conformes à sa douceur naturelle. Elle formait « de la manière la plus douce et la plus engageante » quelques jeunes professes. Elles avaient peine à faire oraison. La duchesse concourait en quelque sorte avec elles à qui arriverait la première au chœur. Pour cela, elle se tenait quelquefois éveillée assez longtemps, de peur de se rendormir et de ne pas entendre la cloche.

La présence de M^{me} de Montmorency n'avait pas empêché le couvent de faire une rechute dans la pauvreté. Il ne pouvait plus « aucunement subsister », car il y avait une « disette de toutes choses ». M^{me} de Chastellux, n'osant en parler à la duchesse,

écrivit à M^{me} de Chantal. « Par son avis, on mendia la charité de tout l'ordre. » Parmi les trente maisons, celle d'Orléans fit l'envoi colossal de trois cents livres (et de 27 aunes de serge). Les autres envoyèrent une moyenne de soixante-cinq livres environ, sans compter le linge.

Ces envois durent créer un mouvement et une agitation sensible, car M^{me} de Montmorency « n'ignora pas longtemps » le déséquilibre des finances du couvent. Elle ne pouvait alors « recevoir aucune chose de ce qui lui était dû », mais elle emprunta de l'argent dont elle paya régulièrement les intérêts. Son génie financier paraît avoir été médiocre. Elle ne put d'abord jamais se résoudre à plaider, faute de quoi elle perdit quarante mille livres dans une circonstance. Ses gens poursuivaient-ils ses débiteurs juridiquement, elle indemnisait ces derniers. Elle ne tenait aucun compte de ses dépenses. Elle fut débordée dans la construction de son église et du mausolée célèbre par suite de la perte imprévue de deux cent mille livres, elle fut même aidée par Anne d'Autriche. Suivant les conseils de M^{me} de Chantal, elle était décidée à assurer un revenu au couvent, et à subordonner ses constructions à cette idée. Cependant, à sa profession, longtemps retardée par ses affaires temporelles, elle n'avait plus que vingt-cinq mille livres.

Quoi qu'il en soit, sa présence paraît définitivement permettre dès lors à la communauté d'être traitée « comme le coutumier le permet, tant pour le vivre que pour le vêtir ».

M^{me} de Montmorency paraît avoir payé pendant les huit premières années mille cinq cents livres « de bonne étrenne ». De plus elle fournissait tout l'argent nécessaire aux économes. Pendant les dix-sept années suivantes, elle paya trois mille six cents livres de pension : « c'était presque tout le revenu du monastère, chargé d'un grand nombre de religieuses ». Elle obtint le « franc salé » pour les religieuses.

L'épreuve, chassée par une porte, semblait rentrer par une autre, sous une autre forme. Vers cette époque, la visite du couvent fut faite par un délégué « d'une fort grande vertu » et d'une « rare doctrine », sauf en matière de vie monastique. Il

était « peu expérimenté, dit l'auteur, ès faits de religion ». Il chargea la communauté « d'ordonnances directement contraires aux règles ». Justement une religieuse se trouvait dans la ville où était l'évêque. Il lui confia les pouvoirs voulus.

A son retour, elle s'empressa de « casser et d'annuler lesdites ordonnances » au sein du chapitre.

On atteignit ainsi l'année 1638. Le grand vicaire voulut consulter M^{me} de Montmorency au sujet de la prochaine élection, mais elle le pria de l'éclairer seulement sur ses propres défauts. « Je tâcherai, dit-elle, moyennant la grâce de Dieu, de les corriger soigneusement pour n'y plus retomber de ma vie. »

A partir de cette année, elle assiste au conseil, afin que tout soit décidé par « son grand jugement ». M^{me} de Chantal, venue à Moulins, l'a exigé, et, à son retour à Annecy, elle fait mille éloges de M^{me} de Montmorency et caractérise sa situation.

C'est une veuve qui pleure « un des sujets les plus accomplis que le soleil ait jamais vus ». Abandonnée même de ceux qui lui « avaient le plus d'obligation », elle défend à ses gens de parler entre eux de ses ennemis. En fait de nourriture et de vêtement, elle accepte tout avec résignation sans qu'on puisse savoir « si la chose est à son goût ou non, tant elle méprise sa personne ».

Elle ne croit pas avoir « l'esprit qu'elle a (et) fait tout ce qu'elle peut pour faire croire qu'elle n'en a pas ».

Pour respecter la clôture, elle se fait saigner dehors dans une chaise à porteurs, par le chirurgien. Elle sert de ses propres mains les malades à l'infirmerie. « Quelquefois elle envoie aux exercices spirituels la sœur infirmière et demeure en sa place. » Dans une circonstance, elle a demandé pardon à genoux pour une sœur converse. Elle communie après les sœurs « du petit habit ». Jamais elle ne fait retirer personne, pas même ses femmes de chambre, pour s'entretenir de choses secrètes. « Si on s'approche, elle change doucement de propos. » Elle s'accommode « agréablement à toutes sortes de prochain », et pendant les récréations ne souffre pas qu'on lui rende « de respects particuliers ».

Pendant qu'on faisait ainsi son éloge, M^{me} de Montmorency ré-

pandait « l'inquiétude » parmi les sœurs de Moulins, par sa manière d'agir. Elle avait obtenu de saint Joseph une guérison pour elle ou pour autrui. Dans sa reconnaissance, elle avait fait bâtir au saint une chapelle dans le jardin. La chapelle était fort belle et les religieuses « en eurent de la peine à cause de la simplicité que le coutumier recommande ». La mère de Chantal, répondant à la lettre de M^{me} de Montmorency, la félicita sur son crédit auprès du saint et dit que la simplicité n'était pas obligatoire pour celui qui donnait, et l'incident fut clos. La mère de Chantal revint à Moulins deux ou trois ans après (1641), pour y être maîtresse des novices, parmi lesquelles allait figurer M^{me} de Montmorency. Elle congédia alors ses domestiques. Elle avait passé les sept années précédentes en partie dans le monde, c'est-à-dire secourant les malheureux, apaisant les différends, rendant de bons offices. On s'adressait à elle, des provinces voisines même.

Comme novice, elle donna l'exemple. « C'est mon ouvrage de délices, disait en riant la mère de Chantal aux autres novices ; je gagnerais plus en une heure avec elle qu'en des années avec vous autres. » Sur ces entrefaites, M^{me} de Chantal fut appelée à Paris par Anne d'Autriche. Elle retira M^{me} de Montmorency du noviciat ; elle comptait lui donner le voile à son retour. L'essai de la vie religieuse était fait depuis longtemps ; quant à la profession, elle paraissait éloignée en raison des affaires temporelles dont la situation n'est pas décrite. Elle ne prit le voile que beaucoup plus tard pour diverses raisons. De retour, M^{me} de Chantal reprit la direction des novices : « On ne la trouverait plus, disait-elle, en aucun autre endroit du monde. »

Ces paroles étaient prophétiques dans un sens. Quelques jours après, la fièvre la prit, avec les caractères évidents d'un mal dangereux ; M^{me} de Montmorency fut dans l'angoisse. « Quoique la douleur de la communauté fût extrême, dit l'auteur, la sienne était encore capable de l'augmenter. » « Il fallait lui donner des nouvelles à toutes les heures de la nuit. Elle ne la quittait pas le jour. Elle offrit « mille fois sa vie à Dieu » pour obtenir sa guérison. Le septième jour de sa maladie, la mère de Chantal vou-

lut avoir un entretien avec M^{me} de Montmorency, qui ordonna à une sœur d'écrire « tout ce que la bienheureuse dirait ». Celle-ci termina en lui disant, après l'avoir embrassée : Je crains, Madame, que vous ne tombiez malade et il ne le faut pas. Je vous conjure au nom de Dieu de vous consoler sur cette séparation, puisque c'est lui qui l'a faite; la main qui nous mortifie nous vivifie. »

La séparation eut lieu ce jour-là même. M^{me} de Montmorency voulut avoir comme relique le nom de Jésus gravé sur le cœur de la sainte et même les yeux sur l'assurance que le visage n'en serait pas défiguré. Elle régla les dernières solennités et le transport du corps à Annecy. Elle transforma la chambre en oratoire en y laissant « paillasse, matelas et chevet ».

On ne voit pas le rôle qu'elle put jouer dans la querelle des religieuses d'Annecy et de Moulins au sujet du cœur de la sainte. L'évêque de Genève décida qu'on devait du moins en donner la moitié à Annecy. « Toutes (les sœurs de Moulins) unanimement protestèrent de souffrir plutôt que l'on arrachât leur propre cœur que de partager ou donner celui de leur sainte mère. »

Ici le manuscrit devient vague. Les affaires temporelles contraignent M^{me} de Montmorency « de différer de plusieurs années son entier engagement à la religion. » Elle ne prend pas le voile, ses frères cherchent à l'attirer en Italie, et dans ce but lui envoient le P. Godefredy (1644).

D'autre part, le P. Charlet, jésuite, lui écrivant, dit que c'est « la dernière pièce de batterie » dirigée contre sa résolution. M^{me} de Montmorency rend alors à « ses parents » cent mille écus de sa dot pour leur « ôter l'espoir » de la voir revenir en Italie; cette décision est qualifiée par l'annaliste de « doux lénitif » à l'excessive douleur de la mort de sainte Chantal.

L'année suivante, arrive (1645) à Moulins le corps du duc de Montmorency, exécuté quinze ans auparavant; trente ans auparavant avait eu lieu le mariage. La dépouille du dernier seigneur féodal de France reposa provisoirement dans l'église du couvent. M^{me} de Montmorency n'est point absorbée par ses souvenirs : elle obtient de l'eau de la ville.

L'eau sera conduite dans tous les offices. Il y aura une belle fontaine au milieu du jardin ; il y aura aussi deux lavoirs et un lavabo.

Un brodeur finit l'ornement qui figurera à la canonisation de saint François de Sales, ornement commencé depuis quatre ans. Le fond est en moire d'argent largement brodé d'or et orné de perles fines.

Le duc n'est pas oublié dans ces travaux. Un peintre italien travaille pendant quatre ans à des tableaux « de fort belle miniature », destinés à l'église où sera le mausolée. On a commandé à Paris un tabernacle en ébène garni d'argent. Les vases sacrés sont en argent ciselé. Les rayons de l'ostensoir d'or sont garnis de diamants et de perles fines. Ces travaux vont durer dix ans encore. M^{me} de Montmorency jouira du tombeau pendant onze ans. Les époux, réunis, semblent, comme autrefois, attirer le monde à eux.

M^{me} de Ventadour, nièce de M^{me} de Montmorency, lui confie sa fille aînée, âgée de cinq ou six ans, future religieuse : à la mort de sa grand'tante, elle sera le principal personnage du couvent.

Puis ce sont M^{lles} de Valençay, des parentes aussi, âgées de sept ans et de trois ans. L'aînée, fort bien douée et excellente religieuse, obtiendra secrètement l'autorisation de sortir de l'institut, après la mort de M^{me} de Montmorency, et ira édifier un autre ordre. Elle est entrée au monastère, écrit-elle au Saint-Père, par attachement pour sa parente, « elle n'a jamais pu pacifier les troubles de sa conscience ».

Elle a obtenu la même autorisation pour sa sœur cadette ; celle-ci consent à quitter les « cendres si précieuses » de M^{me} de Montmorency et à la suivre dans quelque autre couvent de l'institut. Voyant sa sœur inflexible, elle va devant le saint Sacrement faire le vœu de ne jamais sortir du couvent de Moulins.

Enfin, c'est M^{me} de Longueville. Elle vient chercher des consolations sans troubler l'ordre de la maison. Pour cela, quand ses lettres arrivent trop tard, elle ne les accepte que le lendemain. Pendant ce temps, M^{me} de Montmorency continue de veiller aux

intérêts du couvent : elle consent à être privée de Marguerite Genin, depuis longtemps « à son service », afin qu'elle devienne supérieure.

Elle joint 1.000 écus aux 4.000 livres envoyés par le couvent pour la canonisation de saint François de Sales. Elle invite deux religieuses envoyées aux eaux par leur frère l'archevêque à rentrer au couvent. Le plus tôt, dit-elle, sera le meilleur. Elle conseille à M^{me} de Chastellux de pas supprimer la maison de Bourbon, quoique ce soit une tentation pour les eaux.

Elle reçoit de ses frères et sœurs sept corps de martyrs pour sa chapelle, car la chapelle s'achève, longue de 76 pieds et de style composé.

Sur le tombeau de marbre noir est le duc à demi couché, habillé « à la romaine ». A ses pieds est M^{me} de Montmorency en « habit négligé », vraie statue de la douleur.

Enfin, les religieuses disent les grandes vigiles des morts. MM. de Notre-Dame font un service solennel, « Madame la duchesse fait sonner un glas général ». Le duc est transporté dans sa demeure définitive.

Deux ans après, M^{me} de Montmorency prend le voile. La foule déborde dans la rue. Tous les corps de la ville sont là. Il n'est pas question de prise de voile cependant, mais d'une translation de reliques.

Le P. de Lingendes fait le panégyrique des martyrs. Il dit pourtant brièvement que M^{me} de Montmorency vient de prendre le voile et pourquoi elle a tenu à le faire sans solennité. « Mais à peine put-il se faire entendre, ses premières paroles ayant causé une émotion universelle...; lui-même était si touché qu'il fut obligé *bien plus d'une fois* de se donner quelque répit, et pour attendre le calme de cette nombreuse assemblée. »

En attendant le moment de faire des reproches à l'indiscret prédicateur (peut-être de connivence avec les religieuses), M^{me} de Montmorency demeura seule immobile dans « le centre de son néant ».

Après la cérémonie, elle voulut remettre les 25.000 livres qui lui restaient, sans devenir fondatrice. Le P. de Lingendes lui fit

observer que le titre de fondatrice assurait ses donations antérieures. Elle fonda sur cette somme la réception de trois novices et fit une rente viagère de 600 livres à son écuyer.

L'année suivante, elle prononça ses vœux (1658). Elle avait donné le reste de sa fortune. Il lui était revenu quelque argent. Elle donne, en effet, à l'occasion de sa profession, « un louis d'or à chacune des sœurs et 400 livres pour traiter la communauté ». Cet argent sert à construire la grande allée du cloître.

L'année suivante (1659), toute la cour vient au monastère; c'est l'année où l'on doit élire la supérieure. La communauté voudrait élire, avec dispense, M^{me} de Montmorency, « qui en vint jusqu'à la menace de se pourvoir en cour de Rome contre cette infraction prétendue de la règle ». On voulait réélire la mère Picouteau, âgée d'ailleurs; mais elle avait dit « tout franchement qu'elle s'exposerait plus volontiers à la mort qu'à sa réélection ».

Trois ans après, M^{me} de Montmorency fut élue unanimement, quoique la supérieure lui eût accordé, pour la satisfaire, de n'être pas sur le catalogue. Quinze jours après son élection, eut lieu la canonisation de saint François de Sales. Elle avait dit, ce jour-là, qu'elle espérait mourir pendant la première année de l'exercice de sa charge de supérieure. Son vœu se réalisa. Le jour de l'Ascension, la fièvre la saisit. Une inflammation de poumon l'enleva rapidement (5 juin 1666).

« Du moment que cette triste nouvelle fut divulguée à Moulins, dit l'auteur, toutes sortes de personnes venaient confusément au monastère crier avec abondance de larmes : Nous avons tout perdu en perdant ce grand support de notre ville; que l'on nous donne quelque chose que cette sainte ait touché ou de la terre sur laquelle elle a marché. »

Les médecins, en enlevant son cœur, enlevèrent secrètement quelque partie de sa chair comme relique.

L'église demeura tendue de noir pendant trois semaines, pour donner aux divers corps religieux le temps de célébrer des services.

DOCUMENTS ET MANUSCRITS

UNE FONDATION RELIGIEUSE

ET QUELQUES LETTRES DE

MARIE DE GONZAGUE

EN POLOGNE

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MS. 1755 G.

PARIS — 1889

— Geschnp. 1606

DOCUMENTS ET MANUSCRITS

UNE FONDATION RELIGIEUSE

ET QUELQUES LETTRES DE

MARIE DE GONZAGUE

EN POLOGNE

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MS. 1755 G.

PARIS — 1889

I

PRÉPARATIFS DE LA FONDATION.

Marie de Gonzague fut mariée au roi de Pologne Vladislav VII en 1645.

L'année précédente, elle était entrée en négociations avec la Visitation du faubourg Saint-Jacques, afin d'en obtenir un essaim pour sa future capitale. La Pologne traversait alors une période peu propice aux fondations.

En effet, quelque temps après l'ouverture des négociations, les Cosaques, si nous en croyons certains historiens, font soixante mille prisonniers aux Polonais, qui finissent pourtant par repousser l'invasion, mais la peste remplace la guerre et fait quatre cent mille victimes.

La situation de la Pologne suffirait pour expliquer la lenteur des négociations.

Toutefois l'auteur du manuscrit paraît rapporter les difficultés aux seuls troubles de la Fronde.

Enfin, le 15 octobre 1649, Marie signa l'acte et le fit contresigner par le secrétaire de ses engagements. Saint-Vincent de Paul, alors père spirituel des religieuses, signa « conjointement » le contrat passé entre celles-ci et la reine.

M. des Noyers, secrétaire de Marie, était venu de Varsovie pour conclure l'affaire. M^{lle} de Lamoignon avait été chargée de toutes les négociations et avait fait tous les préparatifs de

son ressort. C'était la plus belle fondation du siècle, ainsi s'exprime l'auteur. Les religieuses avaient préparé l'expédition de leur côté.

L'auteur parle du labeur du couvent pour faire « tous les emmeublements et les équipages nécessaires » : des prières, neuvaine, « et pénitences appliquées pendant quelques jours à mesure qu'il se présentait de nouvelles difficultés qui ne manquèrent pas pendant tout le temps de cette négociation ».

Le monastère du faubourg Saint-Jacques devait fournir la colonie. « La chose avait été laissée à la liberté de chacune d'y penser et de se déclarer là-dessus. »

Les préparatifs étant terminés, on n'attendit plus que la fin des troubles de la Fronde. Sur ces entrefaites, l'archevêque de Paris vint à passer par le monastère. On s'empressa de lui demander sa bénédiction. Il approuva cette entreprise, « la voyant beaucoup à la gloire de Dieu ». Il dit seulement que l'exécution en serait difficile. Les religieuses, « pour rendre la mission beaucoup plus authentique », sollicitèrent le même jour ou peu de temps après « les obéissances ».

Le prélat refusa. Marie de Gonzague lui écrivit. Il persista dans son refus. L'auteur exprime ses regrets au sujet de ce contretemps, sans blâmer comme sans rien expliquer au lecteur.

Les religieuses cherchèrent alors une autre maison de l'ordre qui pût les remplacer, et à laquelle elles céderaient leurs droits, car les maisons sont indépendantes les unes des autres : c'était, observe l'auteur, un abandon fort généreux.

Les religieuses du faubourg Saint-Jacques s'adressèrent à la maison de Troyes et à celle d'Annecy. Les religieuses de Troyes, d'après un manuscrit de cette maison, donnèrent l'exemple d'une « obéissance aveugle », mais les parents se résignèrent difficilement à cette séparation éternelle. « Le prélat appelé à cette destination ne savait comment faire pour se disculper de cet événement... de sorte qu'à la veille du départ, on ignorait encore sur qui le sort tomberait. »

Les religieuses qui partirent furent Marie-Anne de la Beaume, Claude-Agnès Camusat, Marie-Angélique Robin et quatre autres.

Il n'y a pas de dénombrement pour celles du faubourg Saint-Jacques. Les religieuses de Troyes arrivèrent le 15 juin à Paris. La maison de Troyes, avait été fondée par celle du faubourg Saint-Jacques qui la considérait comme « un petit essaim sorti de la ruche ».

Les religieuses de la maison d'Annecy arrivèrent un mois après « avec un vertueux ecclésiastique, leur futur confesseur et un autre nommé M. de Monthoux, dont « la naissance et le mérite avaient porté l'évêque de Genève à lui confier très volontiers la conduite de leurs âmes ».

La fusion des deux groupes forma une communauté de douze religieuses; elles vécurent un mois ensemble avant de partir.

Le 9 août, veille de Saint-Laurent, les émigrantes montèrent dans trois carrosses et s'acheminèrent vers l'Océan; ce n'était pas se rendre à Varsovie à vol d'oiseau.

Les religieuses passèrent les fêtes de l'Assomption chez les sœurs de Rouen. Le lendemain elles étaient chez celles de Dieppe.

II.

L'EMBARQUEMENT.

« Toute la ville, dit la religieuse, témoigna sa joie de notre arrivée, tenant à grand honneur que son port eût été choisi pour servir à notre embarquement; » car on s'embarquait.

L'auteur, quelque peu marin, décrit le navire. Le navire était de Hambourg, d'environ deux cents tonnes « de profond et large à proportion ». On y avait construit pour les religieuses une « chambre qui avait seulement dix-huit pieds en carré et des ais bien rabotés de tous côtés en sorte qu'elle était très jolie et très propre ». Elle était percée d'une petite fenêtre en façon de grille « par laquelle, dit l'auteur, on pouvait nous parler quand il en était besoin... Par ce moyen nous étions séparés du reste de la compagnie et nous pouvions garder cette petite clôture... sans

incommoder qui que ce soit et aussi sans être incommodées. » L'abbé de Monthoux occupait la chambre du capitaine. Équipage et passagers comprenaient trente-cinq ou quarante personnes. Le prix convenu était trois mille livres. Le vaisseau est jugé extraordinaire en ce qu'il « porte les voiles d'une autre façon que les autres ». Madame des Essarts avait été le pourvoyeur de la communauté; elle semble n'avoir pas failli à sa mission. 150 livres pesant de bœuf salé, autant de bœuf et de mouton frais : quelques pâtés et quelques jambons, trois muids de vin, autant de bière et d'eau douce, plusieurs bouteilles de bon vin d'Espagne, quelques bouteilles d'eau-de-vie, six barils de biscuits communs, trois douzaines de biscuits fins, c'est-à-dire, à l'anis, au sucre et au vin d'Espagne. Deux cents citrons et deux cents oranges. « Quantité de confitures et de légumes. Herbes à potage et pour la conservation de la santé. » (Peut-être une partie de ces choses étaient-elles pour Marie de Gonzague.) Cent poules et dindes et trois moutons le tout emprisonné dans des cages faites exprès. « Il semblait que nous n'avions pas changé d'élément pour un si grand voyage, » s'écriera la religieuse devant les splendeurs et la belle ordonnance de la batterie de cuisine.

C'est le 20 août, jour de la Saint-Bernard, à sept heures du matin, que les religieuses furent conduites, dans deux carrosses du gouverneur, au port, où les attendaient les principaux citoyens.

La marée emporta vers le navire du capitaine Jean Crip la chaloupe et les religieuses.

« Nous montâmes dans notre chambre, dit la religieuse, ou plutôt dans notre monastère flottant où nous nous trouvâmes parfaitement bien. » On navigua vers la Baltique. On devait reprendre les voitures de Dantzic à Varsovie.

III.

NOUVELLES DE LA TRAVERSÉE.

Une lettre de Marie de Gonzague, datée du 25 septembre, et

adressée à la maison du faubourg Saint-Jacques donne quelques détails sur la traversée.

« Vous ne doutez pas, dit-elle, que la nouvelle que j'ay apprise aujourd'huy du désordre qui est arrivé à nos bonnes sœurs ne m'ait extrêmement fasché : j'attends de moment en moment un courrier de celui à qui j'ay donné la conduite de l'équipage qui est à Dantzic, avec des avis de leur liberté et arrivée.

« Les Anglais qui trafiquent en ce royaume assurent qu'elles n'auront reçu aucun mal; autrement je vous assure qu'ils serviront de représailles. C'est de quoi le magistrat de Dantzic les a fait advertir aussytôt. S'il est nécessaire de les aller recevoir à Hambourg, j'ay donné ordre afin que, aussytôt les avis reçus, le train parte pour y aller.

« Cependant, Dieu a quasi rendu la santé à ce pays et j'en attribue le bonheur à leur arrivée. Hier je fus presque tout le jour à leur petit monastère et aux autres lieux réguliers. Je prie Dieu qu'il nous donne promptement les bonnes nouvelles désirées.

« LOUISE-MARIE, REYNE. »

Une seconde lettre de la reine, du 2 octobre, c'est-à-dire postérieure de huit jours à la précédente, et destinée à une personne qui n'est pas nommée est ainsi conçue :

« Je vous écrivis (par) le dernier ordinaire où je vous témoignais mon déplaisir de l'aventure de nos bonnes sœurs : j'attendais que celui de France qui devait arriver hier m'apporterait de meilleures nouvelles, mais le paquet n'y était point; non pas même ceux des marchands, ce qui me fait croire que le courrier a été empêché par les armes! Je vous laisse à penser quel ennuy cela me donne.

« Quelques lettres de Hollande disent qu'elles sont en liberté, mais je ne croirai du tout qu'à vos lettres ou à leur arrivée à Dantzic. Il est assuré que je suis persuadée qu'il y a quelque chose d'extraordinaire en cette fondation de recevoir tant de traverses, car

depuis huit ans que je suis en Pologne, jamais aucune année ne s'est passée qu'il ne soit venu deux ou trois fois des personnes de France, hommes et femmes, ou qui soient retournées sans que jamais il y ait eu le moindre empeschement. La peste (qui fit 400 mille victimes) cessait en cette ville pour les y recevoir en sûreté (les religieuses) : leur maison s'accommodait fort joliment et mon divertissement depuis un mois a été de chercher tous les moyens imaginables de leur ôter toute espèce de sujet de regret d'avoir quitté leur païs; j'avais mesme fait faire leurs petites provisions.

« Je laisse toujours dans une maison de seureté, auprès de Dantzig, l'équipage ou pour les recevoir à la sortie du navire ou pour aller à Hambourg s'il est nécessaire. Je plains encore votre douleur. Dieu le permet assurément pour en tirer de la gloire. Priés pour moi, s'il vous plaist.

« LOUISE-MARIE, REYNE. »

Ce qui ressort de cette lettre, c'est que la peste a cessé, mais que la guerre est à la frontière et arrête les « paquets »; quant aux religieuses, leur situation est restée la même.

Une lettre du 9 octobre adressée par la reine à M^{lle} de Lamignon donne de nouveaux détails.

« Vous ne scauries croire jusqu'à quel point, écrit-elle, je suis touchée du mauvais traitement que les Anglais font à nos bonnes filles; mes impatiences tous les jours d'ordinaire sont extrêmes et le malheur veut encore qu'il me manque un paquet que les armées qui sont sur les frontières retardent de beaucoup, tellement que je ne sais de nouvelles que celles du vingt neufiesme aoust.

« Je vous prie de croire que je ne considère aucune dépence; pourveu que pour de l'argent on puisse les mestre en liberté et que je les voye arriver ici heureusement, je seray extrêmement satisfaite. Je croy que Dieu a voulu faire mériter à ces bonnes filles plusieurs couronnes et que devant luy elles sont vrayment des martyres. Je vous prie, tous les ordinaires, de ne pas manquer à m'escire et de remercier de ma part tous ceux qui les ont suivies.

« LOUISE-MARIE, REYNE. »

Les reproductions de ces lettres font partie du manuscrit, qui les complète par les détails suivants.

IV.

LES RAPPORTS DU MONASTÈRE FLOTTANT AVEC UN NAVIRE ANGLAIS.

Le vent était fort doux et le temps fort beau quand les religieuses s'embarquèrent. Elles ne tardèrent pas néanmoins à ne pouvoir manger « de quoi que ce fût, quelque bon qu'il pût être ». La nuit fut mauvaise. La seconde journée fut marquée par un calme, présage d'une grande tempête, suivant l'auteur. Elle fut surtout marquée par un événement extraordinaire. Un navire parut et Jean Crip, devant certains signaux sans doute, arrêta le sien. Bientôt le monastère flottant fut envahi et parcouru par des individus qui, « l'épée et le pistolet à la main », entrèrent dans les chambres. Ils en firent sortir les hommes d'abord.

Une partie d'entre eux fouillait et renversait toute la cuisine avec toute la pétulance et le désordre qu'on peut imaginer en pareille rencontre. La « petite clôture », fort mal défendue, fut envahie à son tour par les barbares, comme s'exprime l'auteur.

« Nous ayant rencontrées toutes en prières et à genoux, poursuit la religieuse, ils témoignèrent *assez* d'abord que ce n'était pour lors ni nos personnes ni nos vies qu'ils cherchaient. C'est pourquoi pour fouiller plus commodément partout dans notre chambre, ils nous firent passer *promptement* dans celle des hommes. Cette recherche dura une bonne heure. »

Ils ne trouvèrent rien et firent rentrer tout le monde dans les chambres. Ils furent moins frustrés du côté des vivres. La religieuse leur reproche d'avoir fait « bonne chère à bon marché », aux dépens du monastère.

Les nouveaux maîtres du navire prirent apparemment les religieuses pour des personnes dissimulées qui ne voulaient point

livrer leurs trésors et répétèrent leurs recherches tous les jours.

Un jour, quelques hommes du nouvel équipage les sommèrent de livrer leur argent. La supérieure répond qu'elles n'avaient que l'argent de leurs croix. « Ils dirent, écrit l'auteur, qu'il le fallait rendre ou bien perdre la vie sur-le-champ. A quoi nous nous préparions de bon cœur pour la défense de ce signe sacré de notre salut et du caractère de notre profession. L'on portait déjà la hache sur la poitrine de nos sœurs quand notre mère s'échappant fit venir le capitaine qui reprima l'insolence de ces méchants et insolents téméraires. » Le péril était sans doute plus apparent que réel. « Chacune de nous, dit toutefois l'annaliste, faisait régulièrement son examen tous les soirs comme pour la dernière fois. » « Il n'y en avait pas une seule [qui ne fût bien résolue et même très désireuse de souffrir volontiers la mort. » Ce jour où les religieuses se crurent au moment du martyre fut marqué par une perquisition acharnée. Les planches furent soulevées avec les épées : elles furent aussi plongées « bien avant dans le sable qui « donnait poids au vaisseau ». « Tost après, ajoute la religieuse, notre pauvre vaisseau fut tellement secoué que nous en demeurâmes toutes malades. »

Dans ses soubresauts, le navire renversa la chandelle qui mit le feu.

« Ce qui assurément eût achevé de nous perdre, » ajoute l'auteur. L'assistante fut la première à apercevoir le feu. Elle essaya de l'éteindre, mais inutilement « à cause de son extrême faiblesse. » « Notre très honorée Mère, poursuit l'historien, en ramassant toutes ses forces et son courage, se lança dessus vigoureusement et enfin l'éteignit tout à fait. »

Le mal, qui avait comme terrassé tout ce qui peuplait le navire, n'avait respecté que le sacristain. Il remplit les fonctions d'infirmier dans cet hôpital flottant.

Le quatrième jour de la navigation, les barbares ou pirates, comme s'exprime l'auteur, voulurent profiter de la marée pour entrer dans le port de Douvres, après un itinéraire inconnu du lecteur.

« Ils prirent si mal leurs mesures, dit la religieuse, que... à la

vue de toute la ville qui semblait n'être venue que pour notre naufrage, nous pensâmes être noyées. »

Cette entrée peu clandestine montre que les « barbares » étaient des corsaires, parfaitement en règle et en communion avec le gouvernement anglais.

Leur conduite fut louable sous quelque rapport. « Nous n'avons pas manqué un seul jour, dit en effet la religieuse, de chanter notre office hautement, sans crainte et sans aucun trouble à la vue des plus barbares ennemis de notre religion, sans qu'ils l'aient improuvé, ni qu'ils y aient apporté le moindre empêchement. »

Ils laissent même « quelques bonnes catholiques » pénétrer dans le navire, mais ils continuent d'en vouloir au « trésor » et cette journée finit par un incident.

« Ils nous firent, dit la religieuse, de nouvelles niches et recommencèrent leurs premiers désordres en venant se promener dans nos chambres l'épée, la hache et la chandelle à la main, sans dire mot et quelques heures après, comme par un dernier effort de leur rage, avec un grand tintamarre et violence, levèrent les couvertures des chambres, sans aucunement épargner la nôtre, ce qui, à la vérité, nous surprit extraordinairement et tous nos messieurs... Nous croyions que l'on allait nous couper la gorge. Chacun de part et d'autre poussa de grands cris. Ceux-même qui se trouvèrent sur le port se réveillèrent et vinrent promptement à notre secours. »

Les « insolents se retirèrent » et le lendemain ils furent « obligés » de quitter le vaisseau.

Peut-être contrairement à ce que croit la religieuse, les corsaires devaient-ils se retirer le lendemain et n'attendaient-ils que des remplaçants pour courir après d'autres navires, moins extraordinaires.

Ceux qui les remplacent paraissent être des soldats. Ils permettent aux religieuses de recevoir des visites.

« Des personnes charitables » se trouvent parmi les visiteurs. Il y en a aussi « d'onéreuses ».

Ces dernières font un « grand dégât du reste des provisions. »

Peut-être en les emportant, peut-être en les consommant sur place. Quelques-uns en jettent à leurs amis restés sur le rivage. « Mais, dit la religieuse, il fallait tout voir, tout souffrir et ne dire mot, dissimulant toutes choses. »

Elles ne pratiquèrent pas assez ces sages maximes. La femme du gouverneur, en effet, a la bonté de venir les voir. Elles se plaignent à elle de l'attitude de leurs gardiens. La femme du gouverneur menace ceux-ci de la justice du parlement. Il parut bientôt après que « cela ne leur plut pas », observe la religieuse. Ils firent changer de place le vaisseau, ce qui leur enleva « la consolation de ces sortes de visites ».

V.

LE DÉBARQUEMENT ET LA QUESTION DU RACHAT DES PRISONNIERS.

Enfin un officier de la marine anglaise apporte l'ordre de faire sortir les religieuses du vaisseau. Les gardiens les font sortir « avec précipitation ».

« L'on ne permit à personne, dit la religieuse, non pas même à nous, d'emporter (autre chose) que ce que nous avions sur le dos avec les croix et l'image de la sainte Vierge. »

Les spectateurs furent touchés du spectacle : les ecclésiastiques et les hommes étaient sans manteaux « ni casaque ». Quelques-unes des religieuses étaient extrêmement indisposées. La supérieure avait une fièvre violente. Les gardiens paraissent aussi avoir cherché à les effrayer par la perspective d'une rencontre fâcheuse : ils les font passer près d'une assemblée de protestants. Les religieuses s'avancèrent « mourant de peur que les hérétiques ne sortissent de leur prêche ».

Elles gagnent néanmoins sans encombre cette maison.

Là elles reçoivent la visite « de quantité de bonnes gens » qui leur offrent des habits, du linge et d'« autres soulagements ».

« Deux dames, dit la religieuse, nous apportèrent deux pièces de toile de 27 ou 30 aunes chacune. D'autres venaient de douze à quinze lieues à la ronde pour nous visiter et nous consoler, nous offrant des carrosses pour nous mener chez elles. » Un seigneur du pays, bon catholique, cherche à leur faire voir dans l'étrangeté de leurs aventures quelque chose de providentiel ; il leur parle de la conversion du pays hérétique où elles sont arrivées si inopinément ; il leur promet une maison à Londres avec plus de mille livres sterling. En attendant il leur remet « une bonne somme d'argent ».

« Tout cela néanmoins, dit la religieuse, ne nous consolait pas de la mortification... d'être privées de la messe en ce pays dont on ferait un crime capital d'en parler seulement. »

Les hérétiques ne montrent pourtant aucun sentiment d'hostilité à leur égard.

« Les religionnaires même, dit en effet la religieuse, nous faisaient offre de leurs services, nous faisant force civilités, et souffraient assez doucement d'être remis d'un jour à l'autre quand ils venaient au temps des offices ou de nos autres exercices spirituels. »

Pendant ce temps on travaillait à leur rachat. « Celui qui les avait sous leur conduite », apparemment le capitaine Jean Crip, avait été emmené à bord du vaisseau corsaire qui avait devancé à Douvres le navire capturé. Jean Crip interrogé, acquitté, mis en liberté, entre en rapport avec les religieuses des maisons de France.

Il revient visiter les prisonnières.

Les corsaires avaient paru contrariés de son acquittement ; ils paraissent contrariés de ses allées et venues sur le navire : ils paraissent disposés à se porter à la dernière extrémité envers les religieuses. Celles-ci, on l'a vu, font tous les soirs leur examen de conscience comme pour la dernière fois.

Marie de Gonzague écrit qu'elle ne reculera devant aucune dépense. Les religieuses craignent sans doute que Jean Crip cesse de pouvoir revenir sur le navire. C'est sans doute ce que veulent les peu scrupuleux corsaires.

Une espèce de croisade s'organise pour délivrer les captives. Les sœurs de Dieppe leur envoient de l'argent, et avertissent celles du faubourg Saint-Jacques. Celles-ci avertissent M. des Essards. Ce dernier met en mouvement les banquiers.

Une personne amie leur avait procuré la visite de Madame la gouvernante dont le zèle intempestif irrite les gardiens. Un autre ami leur avait procuré une maison. L'abbé de Monthoux, « le père spirituel », muni de toutes sortes de recommandations, prend la poste pour Londres. « Les puissances et le conseil d'État, » sont importunés. Mais les juges restent « impitoyables » ; ils semblent n'avoir « ni yeux ni oreilles ». Le succès semble enfin venir : il est attribué aux prières de cinq monastères.

Une réponse favorable arrive enfin, mais elle ne concerne, on s'en aperçoit bientôt, que les religieuses ; ou bien une difficulté a été inopinément soulevée par « Messieurs de l'amirauté » qui refusent la liberté au navire sur lequel on levait déjà les scellés.

VI.

DISPOSITIONS ÉQUIVOQUES. INQUIÉTUDES DE MARIE DE GONZAGUE.

Ce rare assemblage de contre-temps semble déterminer un état dans les esprits dont Marie de Gonzague se montre préoccupée dans la lettre suivante, datée du 16 octobre, c'est-à-dire écrite deux mois après l'embarquement.

Elle écrit :

« J'ay reçu hier une lettre et toutes les autres de trois ordinaires, tout à la fois. Je vous avoue que j'aurais esté bien mélancolique sans une petite lettre que reçut des Noyers par laquelle on advertissait de Londres, du vingt-deuxiesme jour du mois de septembre, que nos bonnes filles étaient mises en liberté et pareillement leur vaisseau.

« Je ne puis plus que d'avoir l'inquiétude de sçavoir quelle ré-

solution elles auront prises ou de venir icy ou de retourner en France.

« Je vous avoue que la dernière me déplairait fort, croyant que l'année qui vient serait aussy difficile ou plus encore que celle-cy; ayant déjà passé l'obstacle des Anglais, il n'y a plus rien à craindre.

« Le printemps est véritablement bien meilleur à la navigation, mais en ce temps cy, il y a un an que les sœurs de la Charité arrivèrent heureusement et aussy plusieurs autres, n'ayant jamais ouy que aucune personne soit jamais péry.

« Enfin, Dieu en disposera comme il luy plaira : j'ay une fort grande consolation du courage et de la fermeté que je voy dans vos lettres : toute leur maison est bien préparée et il y a suffisamment de toutes sortes de provisions et j'ay encore mes filles (il y a un mois, logées au château de la ville pour garder leur logement) dans celui-cy, pour y mettre vos sœurs à leur arrivée. Quelque soin que j'ay pris à leur maison, je croy néanmoins qu'elles trouveront quelque chose encore à refaire que je ne scay point et qui sera bien nécessaire avant qu'elles y entrent. Aymès-moi toujours.

« LOUISE-MARIE, REYNE. »

La lettre qui précède a été écrite quand Marie de Gonzague n'avait pas encore reçu directement des nouvelles des captives.

La lettre suivante paraît être une réponse à la première lettre reçue de la supérieure. Elle est du 23 octobre et adressée à la mère qui avait écrit le 26 septembre, c'est-à-dire un mois après l'embarquement.

« Ma bonne mère, j'ay reçu une lettre du vingt-six septembre avec celle de M. de Monthoux : estant toutes deux sur le même sujet, celle cy y fera réponse en commun ; vous n'avez pu douter de l'extrême déplaisir que j'ay reçu du malheur de votre fâcheuse rencontre et que les peines et incommodités que vous avez si longtemps souffertes ne m'ayent esté extrêmement sensibles.

« Je me suis trouvée bien obligée à M^{lle} de la Moignon et à la mère le Roy des bons soins qu'elles ont pris des choses qui vous étaient nécessaires, mon éloignement m'empeschant de pouvoir promptement agir.

« Vous avès quasi reçu votre liberté au même temps que j'ay sçu icy vostre détention. J'ay toujours loué Dieu de la constance qu'il vous a donnée en *ce* rencontre et de l'épreuve qu'il a faite de votre foy et pour moi je vous croy assurément participantes aux couronnes des martyres, puisque Notre bon Seigneur se contente des intentions.

« Le respect que votre modestie a donné à ces hérétiques est encore un effet de la pure miséricorde de Dieu, qui leur avait ouvert, en cette occasion, la raison pour pouvoir l'estimer comme elle le mérite en des filles qui luy sont dédiées et consacrées. Je ne scay que vous dire en suite, puisque vos résolutions sont déjà prises et exécutées, apprenant que votre vaisseau vous a laissées à Calais.

« Je vous avoue que je n'ay reçu cette nouvelle qu'avec quelque impatience (l'auteur du manuscrit parle des saintes impatiences de la reine) trouvant que ce conseil a été d'une personne trop épouvantée et peu accoutumée aux voyages de ces quartiers (il s'agit d'un Monsieur qui n'est pas désigné davantage). si la peur de la mer Baltique vous tenait, l'avis qui vous avait esté donné de Paris d'aller à Hambourg était très à propos; le chemin par la mer était de peu de jours; puisque vous aviès passé les Anglais, vous n'aviès plus rien à craindre : les Espagnols et les Hollandais ne vous auraient assurément point attaqué, et il ne se trouve point dans le chemin d'autres vaisseaux. La crainte de demeurer à Hambourg sans messe ne devait point vous inquiéter. On y en dit tous les jours chez les résidents de France et de l'Empire : et puis votre séjour n'y eust été que de très peu de jours et seulement le temps de donner avis par la poste de votre arrivée, puisque l'équipage qui vous attend depuis six semaines à Dantzic avait l'ordre de vous aller aussytôt prendre à Hambourg et ce voyage était sans difficulté ny péril : l'équipage vous eust été en six jours et en quinze vous

eussiez été à Varsovie n'ayant à faire que six journées dans l'Allemagne, le reste se faisant dans ce royaume : la saison estait très propre et quand l'hyver eust été beaucoup plus avancé, le chemin en eust été bien meilleur, estant un païs tout plat que j'ai passé en janvier. Enfin, Dieu ne m'a pas voulu donner ce contentement puisqu'avec les empeschements du dehors, lorsque je m'y attendais le moins, il en est arrivé de votre part, je vous diray pour conclusion que je trouve le printemps plus périlleux et les Anglais estant de nouveau à craindre et vous en estes libre.

« De plus je ne scay pas où Dieu me mettra et si j'auray la commodité de vous renvoyer un équipage qui soit aussy commode que celui qui vous attendait.

« Il consistait en trois carrosses, quatre chariots dont un était couvert pour votre cuisine et autres offices; un gentilhomme polonais qui parlait français et allemand pour conducteur, diverses autres personnes, comme un maréchal des logis français et douze gardes pour empescher les petites rencontres qui pourraient faire peur, les gardes ne se trouvant point sur ce chemin-là comme dans le reste de l'Allemagne où il y a des armées.

« Vous estiez attendues à Hambourg et le magistrat vous y aurait reçues avec beaucoup de respect et de civilité, estant en correspondance avec ce royaume.

« Je vous écris ces choses, afin que vous connaissiès le soin que j'avais pris de vous, de vos personnes et de l'estime que j'en ay faite (et aussi pour qu'elles reviennent sur leur détermination). Pour votre maison icy, je prends moi-même mon divertissement à vous y faire trouver tout ce qui se peut et pour la vie et pour les autres besoins nécessaires.

« Je vous prie de saluer de ma part toute la communauté et de prier Dieu pour moi et aussy de lui recommander ce qu'il veut qu'il soit fait à l'avenir, n'y voyant plus clair (elle croit qu'elles doivent partir) mais beaucoup d'embarras.

« LOUISE-MARIE, REYNE. »

VI.

LA SORTIE D'ÉGYPTE.

La religieuse ne cherche pas à réfuter les reproches de la reine : elle se borne à reproduire la lettre où l'on a vu que les chemins n'étaient point sûrs par suite de la guerre. D'ailleurs le navire n'était pas libre. En attendant, les religieuses résolurent d'aller à Calais pour y entendre la messe dont elles étaient privées depuis deux mois.

Un gentilhomme de leurs « bons amis et un autre de sa compagnie » traversent la Manche et arrestent une partie « du logis de la procureuse » du roi pour les religieuses qui sortent de leur « Babylone », c'est-à-dire de Douvres et s'embarquent le 4 octobre à 2 heures de l'après-midi. Le trajet, d'ordinaire, durerait trois ou quatre heures. « Mais, dit l'auteur, comme si la mer et les éléments eussent conjuré contre notre sortie, nous fûmes tellement secouées que nous eûmes grand'peine à gagner le port. » Elles n'arrivèrent que le lendemain. Elles savourèrent le plaisir de respirer un air « plus doux ».

La « petite troupe » malade ou indisposée en grande majorité se reposa ; elle abandonna aux autorités et aux supérieures les préoccupations et reprit bientôt « le train ordinaire » et se prépara pieusement à sanctifier la prochaine fête.

Les supérieures paraissent influencées par un Monsieur *** « qui trouve tant de difficultés » au voyage, comme s'exprime l'aumônier de Marie de Gonzague. La lettre de ce dernier est écrite plus de trois mois après l'embarquement à Dieppe et nous apprend que les carrosses attendent toujours les religieuses.

Pendant ce temps les sœurs d'Annecy étaient devenues « si débiles et si infirmes qu'elles estimaient ne pouvoir en aucune façon aller ni par terre ni par mer ».

Il fallut les remplacer. Les sœurs du faubourg Saint-Jacques

« après avoir jeté les yeux en plusieurs et différents endroits » les arrêterent sur la maison d'Aix-la-Chapelle. « Comme elles avaient eu assez de courage, dit l'auteur, pour passer de France en Allemagne, elles ne firent pas grande difficulté... voyant déjà une partie du chemin fait. »

A ce motif pouvait s'en joindre un autre ; elles ne prospéraient point à Aix-la-Chapelle et elles étaient décidées à revenir à Lyon.

« Elles ne s'y résolurent néanmoins qu'après avoir amplement communiqué » avec les sœurs de Lyon.

Pendant ces communications, Jean Crip, son navire et les « hardes » des religieuses arrivaient à Hambourg vers le milieu de décembre après une traversée de quatre jours et demi seulement.

L'auteur ne dit pas si l'on avait renoncé à voyager par mer ni si l'on regretta de n'avoir pas été prêt, et d'avoir « amplement communiqué » avec les sœurs de Lyon.

VII.

LE VOYAGE EN TERRE FERME.

Marie de Gonzague avait paru préférer le voyage par terre, peut-être parce que les religieuses y répugnaient moins et que le point essentiel était qu'elles se décidassent à partir.

Les religieuses de Troyes partirent le 23 février 1651 pour Bruxelles où devaient les rejoindre celles d'Aix-la-Chapelle. On dépêcha vers ces dernières un messenger. Le fléau de la guerre sévissait entre les deux villes. Aussi les sœurs du faubourg Saint-Jacques choisirent « une personne affectionnée, intelligente et vigoureuse ». C'était M. Marigny, leur homme d'affaires. Il avait voyagé déjà dans ces parages pour conduire, ce semble, la « petite troupe » qui avait fondé la maison de Mons. M. Marigny « se travestit et déguisa adroitement en pauvre paysan, revêtu de méchants habits de toile ».

« Les derniers soldats qu'il rencontra trouvèrent encore assez bons les méchants habits qu'il portait et les souliers que les paysans lui avaient donnés par échange, où il n'y avait rien à gagner. » Ils les lui enlevèrent. Le démon, tout en poussant les soldats à dépouiller M. Marigny, poussait les gens d'Aix-la-Chapelle à pourvoir les religieuses « d'un établissement raisonnable et à leur ôter tout prétexte de s'en aller ». C'est ce qui frappa M. Marigny à son arrivée; car ayant eu « l'adresse de s'associer avec un courrier », il n'avait pas expérimenté de plus fâcheux traitement » que d'être évincé de son habillement, et il était arrivé. Les religieuses ne paraissent pas avoir été ébranlées par la tentation de rester à Aix-la-Chapelle; elles partirent le 23 avril pour Bruxelles. Les sœurs de Troyes, parties d'Abbeville depuis deux mois les y attendaient. Les deux groupes vécurent plusieurs jours ensemble pour se connaître. Leur supérieure fut M^{me} de Glétin, supérieure de la maison d'Aix-la-Chapelle.

La veille du départ, dont la date n'est pas indiquée, les religieuses reçurent beaucoup de visites. « Nous en voyant libres vers les neuf heures du soir, dit l'auteur, M. l'abbé N..., prédicateur de Son Altesse impériale, vint nous faire une exhortation. » Il leur parla sur les croix et les épreuves.

L'une des religieuses, Catherine de Chateautiers, paraît être morte entre Bruxelles et Anvers. Son corps fut transporté à Mons.

On part d'Anvers le 8 mai, jour de l'apparition de Saint-Michel, et l'on se dirige vers Hambourg où le vaisseau est arrivé depuis cinq mois. Une seule localité est nommée, et c'est en caractères illisibles. On voyage en carrosse et de temps à autre on a la consolation d'entendre la messe. On traversa les pays hérétiques sous « de petits déguisements ».

VIII.

VOYAGE A TRAVERS LES PAYS HÉRÉTIQUES.

« Il fut jugé à propos, dit l'auteur, que nous prendrions de

grands mouchoirs de fil; quelques-unes, des coiffes; les autres, des écharpes de tafetas nouées avec quelques rubans de couleur... que l'on prendrait pareillement des manchettes et des tabliers blancs en cachant adroitement les autres marques qui pourraient nous faire reconnaître pour ce que nous étions. »

« Vous pouvez bien penser, continue l'auteur, si des dames et des demoiselles qui avaient été faites et fabriquées si à la hâte comme nous avaient bonne grâce et bonne mine. Il nous fallait être incessamment sur nos gardes pour donner toujours le nom de notre très honorée mère (M^{me} de Glétin). Ce stratagème cependant nous réussit assez bien en ce que, partout où nous passions, on la prenait (on peut présumer que l'auteur raille) pour une grande princesse à la suite de laquelle nous étions comme ses filles d'honneur. Nous ne savions ce qu'il y avait de rare en nos personnes, mais partout où nous passions, nous avions le bonheur d'attirer sur nous les regards de tous les gens, et pour l'ordinaire nos carrosses étaient toujours environnés d'une telle multitude... que nous avions beaucoup de peine à y monter. »

La « grande princesse et ses filles d'honneur » n'avaient point le privilège d'entrer dans les villes, quand elles arrivaient trop tard. Pour éviter un soir de coucher dehors, on « adoucît l'esprit des gardes avec quelque douceur et une somme d'argent ».

Les habitants paraissent avoir été réveillés néanmoins par les pourparlers. « Le premier carrosse, dit en effet l'auteur, entra sans beaucoup de suite et de bruit, mais une des religieuses du second carrosse laissa par mégarde voir son chapelet. Le peuple se mit alors à entourer le troisième carrosse. » Il fut suivi jusqu'à l'hôtellerie par plus de trois cents personnes poussant « des acclamations et des huées tout de même qu'il se fait à la rencontre de quelque spectacle nouveau, qui eût attiré l'admiration de ces pauvres gens ».

Il n'est point parlé nettement d'hostilité. Au pittoresque du cortège se joignait une misère réelle. La chaleur accablait les chevaux dont cinq moururent, quoique, pour les ménager, on voyageât la nuit. On trouvait parfois des chambres, mais bien petites « pour dix-neuf personnes sans compter les hommes et

les gens de l'équipage » : on reposait dans le carrosse ou sur « la paille fraîche, dans les étables ». D'après le continuateur des annales, elles ont « séjourné dans des lieux infects, parmi des poules, des porcs et autres bêtes immondes. » Encore étaient-elles fort souvent contraintes de demeurer dans leurs carrosses. Leurs provisions manquèrent « plus tôt qu'elles ne l'avaient cru ». Il est probable que la soif ne fut pas étrangère à la perte des cinq chevaux qui périrent en route, car l'eau manquait « souvent », il arriva, au moins une fois, à « plusieurs » religieuses de rester deux ou trois jours sans boire.

IX.

HEUREUSE RENCONTRE.

Enfin, au bout de seize jours (elles n'auraient mis que quatre jours et demi sur le navire de Jean Crip) elles rencontrent, près de Hambourg, M. de Boissier, envoyé à leur rencontre par Marie de Gonzague.

Il leur promet de ne point les quitter qu'il ne les eût « remises entre les mains de la reine ». Il lui avait entendu dire « fort souvent », ajoutait-il, qu'elles étaient « les choses du monde qu'elle chérissait le plus après le roy son seigneur et son époux ». Elles font leur entrée à Hambourg à 6 heures du soir, le jour de la Pentecôte, toujours avec « leurs petits déguisements ».

« Toute la ville vint en foule pour nous voir, écrit l'auteur, et il se trouva une si prodigieuse quantité de monde par où nous devions passer que, pour nous faire passage, il fallait tirer les épées. » Il y avait même du monde « jusque sur les toits ». La foule les suit jusqu'au « logis » du résident, « personnage d'une très rare piété ». Sa maison servait « d'église à une colonie de catholiques au milieu d'une ville dans laquelle il n'est pas permis de faire les exercices » de la religion. Les religieuses y trouvèrent « Mademoiselle » la sœur du résident et « Mesdemoiselles ses

filles » dans une très belle salle toute parsemée de fleurs différentes, où la table fut bientôt chargée de viandes les plus exquis, choses qu'elles appréciaient comme témoignage de « l'estime que toute la ville et tous ces bons Messieurs faisaient » de leur « grande reine ».

« Mais parmi cette magnificence... une chose, dit l'auteur, nous surprit particulièrement. On nous mit toutes dans une grande chambre dans laquelle il n'y avait ni lit, ni meubles, ni sièges, ni table. Quelqu'une de nous croyant que l'on avait oublié d'en apporter, on nous fit entendre que c'était la coutume du pays de n'en jamais garnir que la chambre du maître, ce que nous avons remarqué depuis dans tous les lieux généralement de la Pologne par où nous avons passé. »

Il est probable que M. de Boissier, « maréchal des logis », fut plus prévoyant pendant le reste du voyage, car on fait de lui l'éloge le plus chaleureux. « De vous pouvoir dire, écrit l'auteur, ce que ce bon gentilhomme a fait... pour nous, cela ne se peut, faisant alors toutes sortes de voyages à notre considération et on peut dire qu'il a fait presque l'impossible par toutes les hôtelleries pour nous faire recevoir et bien traiter autant que les lieux et les commodités le permettaient. »

Le lendemain elles quittent « les petits déguisements », et vont entendre la messe chez les religieuses de Sainte-Brigitte. La visite leur paraît peu intéressante, la conversation ne pouvant avoir lieu que par un interprète; puis elles visitent la cathédrale sur laquelle elles ne donnent aucun détail.

X.

ARRIVÉE.

Enfin, le 8 mai, elles arrivent près de Varsovie, à une lieue ou deux, et s'arrêtent et demeurent assez longtemps sous une pluie battante. Marie de Gonzague semble leur infliger une pénitence publique pour ce voyage qui lui coûtera quarante mille livres au

lieu de trois mille. Les religieuses, en effet, se sont arrêtées, par son ordre, pour ne pas entrer dans la ville avant l'heure désignée.

Enfin on reprend la marche et l'on rencontre M^{lle} de Villers, « vertueuse demoiselle » envoyée par la reine et qui leur fait « des caresses qu'on ne pourrait dire ».

Elle prend dans son carrosse la supérieure et une partie des religieuses.

La pluie continuelle et un orage « extraordinaire », réalisent leur désir d'entrer dans la ville « à petit bruit ». Elles gagnent le palais par les faubourgs. Enfin elles ont l'honneur de se jeter aux pieds de leur sérénissime reine et de baiser sa main royale.

Marie de Gonzague annonça aux sœurs de France l'arrivée, en ces termes :

« Enfin, toute la bonne compagnie que vous m'avez envoyée m'est heureusement arrivée : je puis vous dire avec beaucoup de vérité que toute cette troupe m'a extrêmement plu. La mère supérieure paroist fort sage et spirituelle.

« Le roy monseigneur les a visitées. Elles sont logées céans afin qu'elles soient plus proches de leur monastère, pour y faire ajuster ce que je n'ay pas bien sçu qu'il y devait estre.

« Elles ne manqueront pas de vous écrire de la manière dont elles ont trouvé toutes ces choses. Je vous remercie de tout mon cœur des peines que les (fatigues?) et la suite de cette fondation vous ont données.

« J'espère qu'à l'avenir vous en aurés de la consolation et que dans la suite ce saint ordre fera beaucoup de bien en ce païs; j'en ay des lumières, ce me semble, c'est tout ce que je puis dire à cette heure. Je vous prie de vouloir faire mes recommandations à votre chère mère et aussi à toutes les sœurs et de leur dire de ma part qu'elles soient assurées que leurs chères sœurs, pour être à cinq cents lieues d'elles, ne souffriront d'incommodités qu'autant que Dieu voudra qui ne puissent être empêchées et j'en auray continuellement autant de soin que de moy-même.

« MARIE-LOUISE, REYNE. »

La date manque.

Marie de Gonzague remercie aussi M^{lle} de Lamoignon.

« Il est bien raisonnable qu'après tant de peine et de soins que vous avez pris, vous receviés une des premières la consolation de sçavoir toutes les filles de la Visitation arrivées depuis deux jours à Varsovie. Excepté la sœur assistante, toutes les autres se portent fort bien et moy je suis très contente de voir cette troupe dans un païs que l'on leur avait fait tout autre qu'elles ne l'ont trouvé. Certainement je puis vous assurer que je suis entièrement satisfaite de cette bonne compagnie. La supérieure me paraist une fort honeste personne et toutes les autres aussy. Enfin, je vous remercie de tout mon (cœur) de tant de fatigues et d'ennuis que vous avez souffert dans la suite de cette affaire. Quoyque vous ayez regardé parfaitement le service de Dieu, je suis persuadé que vous avez un peu considéré mes intérêts et que l'amitié que vous aviez pour moi vous a souvent fait agir. Ne doutez pas que je n'en conserve le souvenir, estant faschée seulement de ce que je vous suis entièrement inutile. Assurés bien que (à l'égard de) toutes les bonnes amies qui sont présentement ici (que) je ne manqueray en rien de tout ce qui leur sera généralement bon et nécessaire, que mesme elles ne trouveront de différence, en ce que je leur ay promis, que l'augmentation.

« Je croy qu'elles vous écriront, comme elles ont trouvé la maison que je leur ay fait préparer, quoyqu'elles ne l'aient encore veu qu'une fois à la hâte. Je me recommande à vos bonnes prières.

« LOUISE-MARIE, REYNE. »

L'annaliste raconte à peu près en ces termes l'arrivée et les premières impressions :

Marie de Gonzague leur apparaît « avec une majesté si auguste et si suave tout ensemble, que ce premier abord, qui ne fut tout au plus que d'un petit quart d'heure », leur fit oublier leurs peines

et « généralement les fatigues » de leur voyage. Avec la bénignité d'une mère.. elle fait bientôt retirer tout le monde et les fait conduire dans un de ses appartements par M^{lle} de Villers. L'assistante avait « la fièvre » et pouvait à peine se tenir debout. Leur appartement se compose « d'un cabinet de repos », d'une grande salle pour réfectoire, et de deux chambres.

XI.

LE MONASTÈRE N'EST PAS PRÊT.

Après le dîner, elles veulent tout de suite prendre possession de leur monastère qui est tout « joignant » le palais; Marie leur rappelle qu'elle a voulu faire leur couvent absolument suivant les règles et qu'elle a attendu leur arrivée pour l'achever. Elle le leur montre toutefois avec une joie et une bonté plus convenable assurément, comme s'exprime l'auteur, à une bonne mère qu'à une reine.

Pendant ce temps le roi Jean Casimir était à la Diète dont les sessions l'absorbaient tous les jours depuis sept ou huit heures du matin jusqu'à huit ou neuf heures du soir. Il revient enfin et les religieuses lui baisent la main. Il leur dit quelques bonnes paroles et les congédie assez promptement « parce qu'il était déjà tard, leur dit-il, et qu'il n'avait pas encore soupé ». Il ajouta qu'il les verrait « plus amplement une autre fois et surtout quand la Diète serait finie ».

L'ancien jésuite paraît se concerter avec Marie pour que rien ne manque aux religieuses; il leur fera présent d'un beau crucifix d'argent et de deux petits tableaux et six chandeliers de cuivre doré. Il songera à munir leur dortoir d'une horloge. Il leur en donnera même deux. « Ayant entendu dire à quelqu'un de nous, porte le manuscrit, que nous aurions peine à suivre nos exercices, si nous n'entendions quelque horloge, il nous donna une montre qui avait une très belle sonnerie. »

Les religieuses sont édifiées, émerveillées de l'ordre qui règne dans le palais. Les avenues de l'appartement des religieuses sont protégées par des gardes qui ne font jamais « le plus petit bruit ». Les « hardes », probablement déposées par Jean Crip à Hambourg, sont surveillées par ces mêmes gardes. Les dessertes des tables sont fidèlement distribuées, « sans qu'il revienne aucune chose aux officiers ». « On prendrait, suivant les expressions de l'auteur, ce palais bien plutôt pour un cloître et pour une famille religieuse des plus sévères..., que pour celle d'un puissant roi. » A l'ordre se joint un éclat qui fait penser l'auteur au palais « de Salomon ».

Les cinq semaines que les religieuses passent au palais sont fort tranquilles. On leur apporte leurs repas consistant en « des viandes apprêtées par les officiers de la cuisine » de la reine « avec tout le reste de sa table » : le pourvoyeur leur apportait « de son propre pain et du vin de sa bouche ». Ce qui rend les religieuses « confuses ».

On se tromperait peut-être si l'on croyait que Marie de Gonzague choyait outre mesure ses religieuses. La religieuse parle de viande, de pain et de vin. Il est probable que c'était là tout le menu. « Comme elles ne pouvaient se faire entendre en ce pays, écrira en effet bientôt l'auteur, deux religieuses furent envoyées chez les Bernardines. Celles-ci vivaient en commun, mais le monastère ne pourvoyait pas à leur subsistance. « Il faut que ce soit leurs parents qui y pourvoient. Celles qui n'en ont pas sont obligées de rendre de petits services aux autres pour avoir leurs habits et autres choses. »

« Elles pleuraient amèrement quand on apportait à nos sœurs et à chacune trois petits pains blancs... Elles en faisaient part à ces bonnes filles, quand elles en avaient trop, ce qu'elles recevaient avec une grande reconnaissance. »

Cela ne tient pas à ce que Marie de Gonzague ignore ce qui se passe, car pendant le séjour des religieuses chez les Bernardines, elle va voir trois fois ces dernières « en causant familièrement avec elles comme une bonne mère ferait à ses enfants, leur racontant ses afflictions d'une manière libre, aisée ».

Marie de Gonzague doit surtout raconter ses afflictions aux re-

ligieuses qui sont dans son palais et qui, d'après les conventions, se seront obligées d'avoir une cellule pour elle dans leur couvent. Elle va les voir chez elles ou les fait venir dans sa chambre « pour avoir le plaisir de les voir, travaillant ou s'entretenant avec elles ». Elle les voit « trois ou quatre fois par jour. » « Elle ne sait que penser, écrira bientôt une Catherine de Gletin, lorsque nous ne recevons point de lettres de France. Sa Majesté voudrait bien que nous en puissions recevoir toutes les semaines... mais nous voyons bien que cela vous incommoderait. »

Elle partage avec elles jusqu'au plus petit présent qu'on lui fait. Le lendemain de leur arrivée, elles ont assisté avec la reine aux vêpres « chantées en musique ». On chante les vêpres en musique les vigiles de toutes les fêtes de la sainte Vierge.

Le jour de la fête, elles ont entendu la messe avec Sa Majesté et entendu le sermon d'un Père Jésuite. Les Polonais sont déclarés aussi pieux que le roi et que la reine. « Ils surpassent tout le monde en ce qui concerne les ornements d'église et les broderies...; la ciselure des pierres précieuses est une de leurs spécialités. »

La rareté des instruments éprouvait peut-être la vocation des artistes et éloignait la médiocrité. Car « les épingles et les aiguilles, qu'il faut porter à Rome quand on y va, tous les petits instruments sont très rares, et ce qui ne coûte à Paris que cent sols vaut ici dix écus et encore n'en trouve-t-on point. » Les images et le papier sont deux fois plus chers qu'à Paris. » C'est un religieux qui donne ces détails dans une lettre enregistrée par l'annaliste du couvent.

C'est une anomalie dans un pays fertile et célèbre alors par le luxe de sa noblesse. La religieuse dit que les bâtiments sont aussi somptueux que tout ce qu'elles ont vu dans leur voyage, et pourtant ils sont en bois, parce que la pierre est réputée moins saine. La religieuse déclare néanmoins très agréables et fort sains les bâtiments de briques avec quelques ornements de pierre. Telle sera la composition matérielle du futur monastère, car le couvent où elles vont être installées n'est que provisoire, du moins dans sa destination. Ce sera, croit l'auteur, la plus belle fondation du siècle. Soixante mille livres sont destinées à la construction.

Marie de Gonzague s'était engagée à donner aux religieuses un revenu de six mille livres; elle voulut assurer ce revenu sur un domaine de l'État. La noblesse délibéra sur la question de la vente de ce domaine à la reine qui devait le donner aux religieuses.

Cette terre était présumée rapporter 22 mille livres de revenu. Il faut savoir que si la reine accroissait les revenus, elle augmentait en même temps les charges.

Le jour où fut discutée cette affaire, la reine emmena les religieuses sur les bords de la Vistule, où il y avait une chapelle construite comme la maison de Lorette.

Elles entendirent la messe et communiaient pour le succès de l'entreprise.

« Quelques-uns des principaux de l'assemblée, dit l'auteur, assuraient que si notre saint fondateur était vivant et qu'il ressuscitât un mort, il ne leur donnerait pas une si évidente preuve de son pouvoir envers Dieu, qu'en faisant consentir plus de trois mille personnes, » car ce domaine était un « pur bien de la république ».

En revenant, on rencontra l'aumônier qui apprit le résultat. Le roi arrive ensuite dans « une joie extraordinaire » et « tenant ce coup pour une chose toute miraculeuse ».

Marie conduit M^{me} de Gletin, la supérieure, avec quelques religieuses, au domaine acquis. « C'est, dit l'auteur, une petite ville distante... de sept ou huit lieues de Varsovie, avec toutes ses dépendances... d'où nous avons la commodité de faire venir par eau toutes les petites provisions. »

XI.

LA CLÔTURE.

C'était cinq ou six jours avant l'installation et l'établissement de la clôture.

Des sortes de prodiges présagèrent aux yeux des religieuses et de Marie un avenir heureux. Noé, en sortant de l'arche, avait vu l'arc-en-ciel : Marie de Gonzague vit sa première entrée au couvent marquée du même phénomène. Une colombe apportant un rameau vert à Noé lui avait annoncé la réapparition de la terre : Marie de Gonzague, entrant dans la cellule qu'elle s'était réservée au couvent, s'y trouva devancée par une colombe. L'oiseau vit fort tranquillement arriver la reine et clouer des tapisseries, sans s'effaroucher du bruit.

Deux jours avant la cérémonie, le couvent fut visité par le roi et la reine accompagnés de « plusieurs des premières et principales personnes » de la cour. La veille, le grand vicaire vint faire la bénédiction. Sur le soir, le nonce examina la clôture et « après l'avoir bien considérée, la trouva assez régulière ».

Il dut admirer la chapelle ou « église ». Elle était « dans le premier appartement d'en bas » : « petite, mais dévote en sa manière » avec un jubé pour les musiciens. Elle est ornée de tableaux. Le tour de la chaire est un tapis de Turquie « en tissu d'or et d'argent », un des plus beaux « qui fût au palais ». « Il ne se peut rien voir de plus magnifique » que l'argenterie. Marie de Gonzague a donné une chappe de toile d'argent avec des fleurs d'or, un ornement de toile d'or avec des fleurs d'argent. Le vert et le violet sont de toile avec des fleurs d'or et de soie.

« Pour ce qui est du noir, dit l'auteur, Sa Majesté dit à notre confesseur qu'elle ne se pressait point de nous en pourvoir parce qu'elle espérait que nous n'en aurions pas sitôt à faire. » La mortalité fit au contraire et sans tarder des ravages, dix religieuses ayant succombé pendant les six premières années.

La reine « a donné elle-même l'invention et le dessein » de l'ostensoir. « Il peut aux occasions servir fort bien de calice, de ciboire et de soleil tout ensemble. Il est tout d'or, entouré de diamants, de rubis et autres raretés inestimables ne représentant pas moins de vingt mille écus. » Il y a aussi une

croix de cristal dont le pied et le Christ sont en vermeil. Les têtes de clous sont des émeraudes. « Il y a au-dessus des rubis et deux turquoises façonnées en cœur large comme la paume de la main. » Il y a six chandeliers d'argent, et peut-être déjà deux grands chandeliers pour élévation, de cuivre doré « venant de la libéralité du roi ». Il y a ou il y aura bientôt « douze petits apôtres » placés on ne voit pas où.

Le tabernacle est en ébène et a été fait sur l'ordre de la reine. « Il est surmonté d'un petit dôme. » Il a des façons toutes « espinturées » avec des figures « de même estoffe qui sont artistement distribuées à l'entour. Le tout si sérieusement et si mignardement travaillé qu'il ne se peut rien voir de plus parfait ni de plus achevé. »

Si la chapelle était provisoire, elle n'était certainement pas indigne de la grande cérémonie de la clôture. Elle se fit le jour de la fête de saint Romain. Les religieuses entendirent la messe dans leur couvent à huit heures du matin. Le saint sacrement fut exposé par le nonce dans le « beau soleil » donné par la reine. Le nonce, en chappe, était escorté d'ecclésiastiques dont deux étaient en chappe et le reste en surplis. Tous tenaient à la main « de gros flambeaux de cire blanche ». En avant du dais marchait le reste du clergé « avec toute la musique du roi, les cornets, les timbales et autres instruments harmonieux qui faisaient des merveilles ». Les gardes formaient deux haies. « Le grand maréchal avec le baston » venait immédiatement après le dais. Le roi venait ensuite, « menant par la main » la supérieure. Marie de Gonzague conduisait l'assistante. Des dames de la cour conduisaient les religieuses par la main. Celles-ci « avaient un beau cierge blanc à la main ». Suivant la coutume de la Pologne, les filles de Saint-François de Sales se rendirent chez les Carmélites dans un autre couvent. Les Carmélites avaient sollicité et obtenu cet honneur. Le nonce célébra la messe chez ces dernières et fit don de son ornement. Pendant la messe « les musiciens chantèrent d'excellents motets ». « La symphonie des instruments leur répondit alternativement par une douce mélodie. »

Après le *Te Deum*, le nonce conduisit les religieuses en leur couvent et leur dit de chanter le *Laudate Dominum*, « ce que nous fîmes assurément de très bon cœur, dit la religieuse, et avec beaucoup d'allégresse en actions de grâces de nous voir enfin après tant de peines, de fatigues et de traverses demeurer tranquillement dans notre aimable clôture, laquelle il nous signifia et que nous avons religieusement gardée dès ce jour-là sans la rompre jamais. »

Les deux premiers repas furent envoyés par la reine qui vint assister aux vêpres avec le roi. Les religieuses communiquant avec l'extérieur par deux tourières, une servante donnée par la reine pour faire la cuisine, avec « deux garçons dont l'un sert de sacristain et l'autre sert pour les messages et autres choses ».

Le monastère est situé « en fort bon air », au plus bel endroit de la ville, bien « orizonté » entre le palais royal et le château où logent le roi et la reine. L'air de Varsovie est considéré comme remarquablement sain. D'après la lettre d'un religieux, insérée dans le manuscrit, les plaies incurables en France, guérissent en cette ville. Le froid est « âpre » ; mais, grâce aux poêles on en souffre moins qu'ailleurs. Le couvent, bien *orizonté*, est sur une petite éminence d'où l'on découvre « la rivière », au bout du jardin et d'un joli aspect. « Tout joignant l'église... sont les sacristies intérieures et extérieures, le parloir, la salle de l'assemblée. » Cette salle est, ce semble, destinée aux institutrices et à leurs élèves.

Il devra y avoir en effet six tourières « capables », pour instruire les « pauvres petites filles ». « Il y aura une grille du côté de la clôture à laquelle les religieuses paraîtront de temps en temps pour prendre garde que l'instruction se fasse dignement, deux fois par jour. » Les six tourières visiteront les pauvres malades et feront assister les pauvres passants.

Le projet primitif de la fondation comprenait un asile pour les jeunes filles repenties, puis Marie de Gonzague et les religieuses crurent mieux faire de chercher à prévenir le mal par l'éducation.

Marie de Gonzague s'est réservé le droit « d'entrer et de demeurer à son bon plaisir » dans le couvent. Elle y viendra de temps à autre passer deux ou trois jours. Elle occupe la première des dix-huit cellules qui composent le dortoir « en l'estage d'en haut ». Le local réservé à ses femmes de chambre est vaguement désigné, mais le tout est disposé de telle sorte que la reine peut « parler à ceux du dehors sans apporter aucun trouble ni empêchement à la maison ».

Au bout d'une grande « allée couverte » est la roberie, le réfectoire avec son cabinet, la cuisine avec la dépense : et plus avant est le tour pour recevoir les messages et les provisions ».

Au-dessus de tout cela est un fort grand grenier où l'on peut faire la lingerie. Tout l'édifice est en bois et provisoire : néanmoins, par sa belle disposition, le monastère surpasse tous les couvents de briques de Varsovie. Le jardin est planté et extrêmement « en bon ordre ». Il y a une source d'eaux minérales jouissant des propriétés des eaux de Forges et « sans aucun mauvais goût ».

Il y a encore un petit vivier où Marie de Gonzague a fait mettre « les premiers poissons ».

« Nous avons trouvé, dit encore l'auteur, quantité d'herbages comme melons, concombres, salades, fruits de différentes espèces. » La terre est extrêmement bonne et fertile.

Marie de Gonzague a fait préparer le bois de charpente et de menuiserie. « La place » où l'on doit construire le monastère dans un an, est « prodigieuse en grandeur », et de plus recouverte de maisons de pauvres gens. Ceux-ci demandent à la reine à y rester provisoirement : Marie de Gonzague les renvoie à M^{me} de Gletin qui doit être maîtresse chez elle. « Mon dessein, lui dit-elle, est que lorsque vous me ferez la charité de me souffrir dans votre maison, vous ayez la bonté de me tenir pour une de vos filles, protestant que je vous obéirai en toutes choses. »

Même réserve à l'égard des postulantes. « Si on lui présente des filles, écrit l'auteur, aussitôt elle nous les renvoie et nous demande ensuite si nous les agréons, avant que d'en rien résoudre. »

Le but de Marie en appelant des filles de Saint-François de Sales à Varsovie, était, suivant l'auteur, « de gagner à Dieu plusieurs âmes » par la douceur et la « bénignité » de l'esprit de l'ordre, parce qu'il n'y avait en Pologne que des « religieuses extrêmement austères et d'une sévérité de règle incroyable ».

Suivant la lettre d'un religieux, lettre insérée au manuscrit, Marie de Gonzague voulait faire du couvent le centre de la colonie française qui manquait de prédicateur dans la langue maternelle. Pendant la première année, nous ne voyons qu'une novice polonaise. Cette première année est terminée d'ailleurs par des événements fort graves.

« Un seigneur polonais, nous raconte l'auteur, trahit sa patrie et fit venir les « Suédois ». Ceux-ci furent bientôt si proches que Sa Majesté fut obligée de sortir de son royaume au plus tôt. »

XII.

LE MONASTÈRE EN FUITE.

Les religieuses reçurent l'ordre de la suivre en Silésie et « de laisser en son magasin du château les hardes qui ne pouvaient tenir dans le bateau »; car on devait remonter la Vistule. Elles traversèrent le fleuve et allèrent prier dans la chapelle de la Vierge qui se trouvait sur l'autre rive. Là un ami les avertit de la « conduite frauduleuse d'un certain quidam qui les aimait plutôt loin que près ». Il avait « pris la peine de faire tourner le bateau du côté de la Baltique » pour delà avoir plus de facilité de les renvoyer en France et cela sans en (rien) dire ».

Mais M^{me} de Gletlin tint ferme pour qu'on les menât où était Sa Majesté.

Marie de Gonzague, en apprenant le danger qu'elles avaient couru d'être ramenées en France, dut penser au temps qu'elles auraient pu mettre pour revenir et leur dit, non sans quelque

malice peut-être, que « cette conduite contraire à son sentiment aurait été entièrement préjudiciable à la fondation ».

Elles avaient rejoint la reine à Cracovie. Marie les « logea tout proche de son appartement » où elle les faisait venir deux fois le jour, après avoir fait retirer tout son monde, afin de les entretenir plus librement. « Elle ordonna qu'on leur apprêtât à manger dans la cuisine et qu'on les traitât avec ses filles d'honneur. » Bientôt les religieuses avec la cour durent fuir jusqu'aux frontières d'Allemagne, jusqu'à Glagonia : elles logent « chez un comte très pieux » dans « l'appartement des Jésuites qui durent vraisemblablement déménager et s'installer dans un autre appartement ou dans une autre maison.

Les religieuses ne paraissent pas se trouver malheureuses. Non seulement elles peuvent chanter publiquement l'office divin, ce qu'elles faisaient devant les corsaires, mais elles ont le saint sacrement dans la chapelle du château.

Elles peuvent encore, sans sortir, assister aux offices célébrés dans l'église des Cordeliers en se plaçant dans « des réduits particuliers ».

« Une fois, étant à leurs complies, elles entendirent un grand tumulte et ayant demandé ce que c'était, on leur apprit que le supérieur avait perdu l'esprit en cet instant; et cela leur servit de point d'oraison et les fit rentrer en elles-mêmes, considérant la faiblesse de la nature humaine. » Marie de Gonzague fit inutilement soigner ce religieux par ses médecins; « il fallut le lier et le garder continuellement. »

Elle avait des sujets de préoccupation qui la touchaient de plus près; Jean Casimir courait des dangers. Un jour il se trouva « dans un lieu étroit », où il était facile de le prendre. « Un de ses gentilshommes gros et grand » se mit devant lui et ainsi il passa sans être reconnu.

Marie de Gonzague attribua le salut de son mari à saint François de Sales. Pour témoigner sa reconnaissance elle « porta, dit l'auteur, pendant un an une grisette et fit plusieurs sortes de pénitences et quantité de prières aussi bien que nos sœurs qui y étaient bien obligées », c'est-à-dire liées par la reconnaissance.

Jean Casimir fit mieux encore que d'échapper aux Suédois; il les repoussa. Marie de Gonzague, au bout de sept ou huit mois d'exil, rémunéra avec « des argenteries et des pierreries, » le comte hospitalier, la comtesse et « toute leur maison » et se rapprocha avec sa « petite troupe » de Cracovie, dont les Suédois « se retiraient doucement ».

On chemina à travers la Silésie. On logeait dans les châteaux où l'on arrivait, ce semble, parfois le matin ou du moins très tard, car en attendant qu'on eût accommodé la chapelle du château, on allait entendre la messe à la paroisse.

XIII.

RENTRÉE AU COUVENT.

On ne voit pas à quelle époque on entra à Varsovie et au couvent. « Les Suédois n'avaient fait aucun mal (au monastère), mais le menu peuple y avait fait beaucoup de dégâts. »

Les Suédois avaient trouvé si beau le tabernacle d'ébène « enrichi d'argent » qu'ils l'avaient « porté en leur pays ».

On ne voit pas nettement avec qui partirent les douze « petits apôtres », le crucifix, les six chandeliers d'argent, les deux grands de cuivre doré. Ils furent enlevés sans doute par les Suédois qui pillèrent le trésor, tandis que tout le reste était pillé par le peuple.

Les religieuses se retirèrent dans deux chambres.

L'une servit de réfectoire, de salle d'assemblée, « enfin pour tout ». Le noviciat se tint dans la seconde qui servit « de roberie, de lingerie et de dortoir ».

Plusieurs pensionnaires rebutées par cette indigence sortirent; mais elles rentrèrent, quittant « le monde où elles s'imaginaient trouver mieux ».

En outre, pendant la guerre, les religieuses avaient fait une conquête sur les Bénédictines. Celles-ci avaient été chassées

de leur couvent par l'invasion; leurs novices avaient été apparemment renvoyées dans leurs familles.

Une novice, fille de la « chambellante » de Cracovie, vit les filles de Saint-François de Sales dans quelque chapelle.

Les Slaves ont toujours éprouvé de l'inclination pour les Latins : les « manières » de celles dont elle ignorait la langue lui plurent beaucoup; elle demanda la permission de les visiter.

Elle causa avec une jeune novice polonaise, la seule entrée, ce semble, à la Visitation.

On se prêta des ouvrages pour avoir des prétextes de se revoir. Bref, la novice bénédictine fut prise du désir de devenir fille de Saint-François de Sales. Sa mère et son oncle, jésuite, devinrent ses complices. Un délai fut imposé à la postulante pour éprouver sa vocation, et on se sépara en se donnant un rendez-vous à Cracovie.

Les filles de Saint-François, en possession de leur nouveau sujet, ne tardèrent pas à être troublées.

L'évêque vint et réclama la rentrée de la brebis au bercail, c'est-à-dire au couvent. Marie de Gonzague avait témoigné déjà à la novice « toute la joie et l'affection d'une vraie mère ». Elle s'empressa d'intervenir : elle s'entretint avec le prélat et elle lui persuada de s'en aller en paix.

L'abbesse bénédictine vient à son tour avec deux ou trois de ses religieuses; elles voient leur ancienne novice en présence de leurs rivales et l'exhortent à revenir : elles n'obtiennent pour toute réponse que des larmes. La novice persévéra et devint la supérieure de la maison de Cracovie.

Cette conquête ne réparait pas les ruines du couvent. Marie de Gonzague pourvut de nouveau la chapelle qui manquait de tout. « Elle fit faire aussi de petites cellules de bois, fort propres, en attendant que l'on en fît en briques. »

Les religieuses en étaient arrivées peu à peu à avoir de nouveau des meubles et des lits « suffisamment pour leur usage ». On agrandit même le couvent. On ne voulut pas toujours importuner la reine et l'on emprunta à son insu. Peu d'années

après, Marie de Gonzague fit bâtir une partie du cloître; un architecte vint de France à cet effet.

Le nouveau monastère paraît être voisin de l'ancien. Il est aussi sur une éminence avec une vue « sur une belle rivière appelée Vistule ». Le jardin « plein de verdure, de palissades et de bons fruits » est défendu par quelques fossés et cloisons de bois avec des haies vives. « Il est encore mieux défendu par la protection du Seigneur et de la sainte Vierge. » La bière, « boisson ordinaire de tous », se fait dans le jardin, au bout duquel est une belle galerie pour la récréation de la communauté. A une autre extrémité du jardin est une chambre pour les cas de maladie contagieuse. A côté est une petite chapelle consacrée au Calvaire.

Le domaine devait rapporter vingt-deux mille livres, mais un coup d'œil jeté sur cette période de guerre étrangère et de discordes intestines montre que Marie de Gonzague ne pouvait guère remplir ses promesses. Le plus que les religieuses touchèrent en fait de revenu fut huit mille livres « avec quelques provisions ».

« Mais, pour le présent que nos biens sont en partie ruinés, écrit, l'annaliste entre deux des vingt-deux batailles de Jean Casimir, tant par le feu que par les soldats, nous ne devons espérer que peu de chose et nous ne serons pas les plus malheureuses si la récolte est un peu bonne. » Cela est écrit quelques années après la mort des premières fondatrices, de M^{me} de Gletín et de Marie de Gonzague.

XIV.

UNE GRANDE AFFLICTION.

Celle-ci avait joui pendant dix ans de ses « bonnes filles », qu'elle avait attendues pendant cinq ou six ans. M^{me} de Gletín mourut pendant qu'on achevait au couvent l'appartement de la

reine. Peu de temps après eut lieu la profession de la sœur de la première religieuse de Pologne.

Marie de Gonzague tint à y assister. « L'état où nous la vîmes, écrit l'auteur, nous tira les larmes des yeux. » Il était visible qu'elle n'irait plus loin. Pendant la nuit du lendemain « elle eut un grand vomissement de sang accompagné d'une fièvre ardente ». Les médecins arrivèrent. « Lorsqu'elle les entendit, elle leur demanda si son mal était dangereux... Un d'eux lui répondit : Madame, il ne l'est que trop. » En même temps cette pieuse princesse s'écria : « O mon Dieu, je vous consacre ma vie ! » « Le R. P. Jésuite, son confesseur, fut toujours proche d'elle et lui fit faire des actes en Dieu le plus possible, ce qu'elle pratiqua intérieurement jusqu'au dernier soupir ; et, quoiqu'elle ne pût ni se confesser, ni communier, on ne pouvait douter des bonnes dispositions de son âme. »

Car elle se confessait chaque jour « ne se couchant point qu'elle n'eût parlé à tous ses domestiques, officiers et dames avec qui (elle pouvait avoir) eu quelque petit bruit. « Elle se familiarisait même avec ses plus grands ennemis. »

Quand elle avait adressé une réprimande, elle saisissait le moindre acte de bonne volonté pour récompenser celui qui avait manqué.

Elle était morte deux jours après avoir paru pour la dernière fois aux yeux de ses religieuses. « On tient, dit le manuscrit, que cette princesse avait été empoisonnée d'un poison lent. »

Le premier acte de la mère de Selis, la nouvelle supérieure, fut de recevoir le cœur de Marie de Gonzague, conformément à son testament.

Les religieuses le reçurent au chœur, le voile baissé, chacune un cierge à la main. Le cœur de Marie fut déposé dans un cœur d'argent surmonté d'une couronne et soutenu par deux anges qui étaient sur un marbre noir. Au-dessous étaient ses armoiries. Ce cœur d'argent était un présent du grand chambellan de Lithuanie. Pendant ce temps le corps restait exposé, au château apparemment, sur un lit de parade, « accompagné de quantité de lumières ».

Tous les matins on disait la messe basse et l'on exécutait un chant en musique, et tous les soirs, les litanies de la Vierge également en musique, le *Salve Regina* et le *De Profundis* où les plus affectionnés de la cour ne manquaient pas d'assister. »

Le corps, provisoirement déposé chez les religieuses, fut porté à Cracovie, dans la sépulture des rois, quelque temps après, accompagné par la mère Marie de Ponsin, qui mourut presque aussitôt, soit en France, soit pendant qu'elle s'y rendait avec le Père Jésuite qui avait été le confesseur de la reine.

Après la mort de Marie de Gonzague et l'abdication de Jean Casimir, la construction du couvent fut reprise et elle n'était point encore achevée au moment où finit le manuscrit.

A. F.

DOCUMENTS ET MANUSCRITS

ADÉLAÏDE DE SAVOIE
EN BAVIÈRE

UNE FONDATION RELIGIEUSE

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MS. 1755 H.

PARIS — 1889

= Ges. Imp. 1606

DOCUMENTS ET MANUSCRITS

ADÉLAÏDE DE SAVOIE
EN BAVIÈRE

UNE FONDATION RELIGIEUSE

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MS. 1755 H.

PARIS — 1889

I.

LE VOYAGE.

Le manuscrit ne dit rien des rapports d'Adélaïde de Savoie avec la Visitation de Verceil avant son voyage à Padoue, où elle était venue accomplir un vœu fait à saint Antoine.

De cette ville, la princesse écrit aux religieuses de se mettre en route et elle envoie comme guide ou protecteur un gentilhomme piémontais. Les religieuses qui doivent fonder un couvent à Munich et un second à Amberg ne semblent être que quatre. Elles ont été choisies, mais aussi laissées libres de rester. Elles partent avec « l'approbation » de l'évêque de Verceil, Michel de Broglia. La supérieure désignée pour Munich est Marguerite de Nus. Marie Hyacinthe Olgiati est nommée pour Amberg.

La séparation de l'essaim et de la ruche a lieu le jour de Saint-Pierre. « Joignant nos larmes, dit la religieuse auteur anonyme du manuscrit, à celles que versaient en grande abondance nos sœurs pour une si dure séparation, nous entrâmes dans le carrosse. »

Les émigrantes sont escortées d'un cortège « pompeux ». Le gouverneur de la ville, le marquis de Venantes, les accompagne avec les principales dames de Verceil montées dans quatre carrosses. On va ainsi visiter quatre communautés religieuses de la ville. Puis on se rend sur les bords de la Sesia, où le cortège se désagrège. Les religieuses s'éloignent, suivies seulement du gentilhomme piémontais, d'un garde de l'électeur de Bavière, d'une

dame de Verceil, du futur confesseur et de l'ancien confesseur.

On arriva à Novare « sous le gouvernement » de la dame. Dans cette ville, les religieuses sont reçues « avec des bontés non pareilles » et traitées « magnifiquement » par les Ursulines. Le lendemain elles se confessent, et, « les larmes aux yeux », se séparent de leur confesseur, qui sans doute retourne au couvent. Le voyage se poursuit dans la direction de Buffalora, non plus en voiture, mais dans une petite barque qui flotte sur le courant rapide du Tessin débordé. On faillit y faire naufrage, à cause de la rapidité du courant. On dîna à Buffalora. « Le repas, dit l'auteur, fut aussi abondant qu'il pouvait l'être dans la petite barque où nous étions. « Dans cet endroit même, l'esquif est remplacé par une embarcation apparemment plus grande, car c'est « commodément » qu'on arrive à Milan. On y a des difficultés avec les supérieurs ecclésiastiques. Aucun détail n'est donné sur ce contre-temps, qui oblige ou détermine les religieuses à aller coucher à l'hôtel du *Chapeau*, où elles se trouvent fort incommodées « par le bruit continuel qui se fait en ces sortes de logement ».

A la pointe du jour, elles entendent la messe, et communient, probablement au Dôme, car elles vénèrent ensuite le corps de saint Charles Borromée, « encore tout entier dans une châsse de cristal bordée d'or », découverte exprès pour elles, avec bonté, par les chanoines.

Puis elles visitent la basilique de saint Ambroise, célèbre, dit l'auteur, par son étendue, ses richesses et le marbre « dont elle est artistement ornée ».

Elles gagnent ensuite Marignan, où elles se rafraîchissent dans le carrosse. Elles couchent et dînent à Lodi, dans une « hôtellerie qui n'était pas moins commode qu'une maison bourgeoise ». Le lendemain, elles entendent la messe et communient dans la chapelle des Barnabites, mais leur confesseur n'obtient pas la permission de dire la messe.

On continue le voyage sur de fort mauvais chemins. Il n'était plus « aucunement possible, dit l'auteur, de résister au mouvement extraordinaire du carrosse, à cause de la quantité de

pierres dont les chemins étaient couverts. « La chaleur était suffoquante dans le carrosse, qui n'était pas fort grand » et où elles se trouvaient au nombre de sept.

C'est alors qu'elles louent deux litières dans lesquelles montent les plus incommodées. La seconde litière n'est louée que parce qu'elle retourne à vide en suivant le même itinéraire.

Elles couchent dans une ville où « les commodités et un étang qui entourait les murailles » forment à leurs yeux une compensation « au manque de vivres et à quelques autres inconvénients ».

Les religieuses paraissent passer plusieurs jours à Vérétie, où elles laissent une des deux litières. De Vicence à Padoue le voyage est sans agréments pour elles. « La chaleur et la poussière, dit l'auteur, nous accompagnent toujours sans nous quitter un seul moment. » Mais tout est utile aux saints, même la chaleur et la poussière. L'auteur poursuit en effet : « La poussière qui blanchissait nos habits nous donnait une idée de la pureté qui nous est généralement si convenable et si nécessaire et la sueur que l'excessive chaleur nous causait nous faisait pareillement souvenir que ce n'était que par les sueurs que l'on a droit d'acheter la perle de la grâce de Dieu. »

Les religieuses semblent avoir eu à sanctifier toutes ces incommodités jusqu'à Padoue.

Là, dans un endroit non désigné du palais de l'électeur de Bavière, elles l'attendent ainsi qu'Adélaïde de Savoie. « Nous les attendîmes, dit l'auteur, et elles (Leurs Altesses) ne furent pas plutôt arrivées que nous leur fîmes la révérence. »

Un quartier à part est assigné aux religieuses dans le palais. On leur sert un repas « assurément royal ». Elles reçoivent la visite de l'électeur et d'Adélaïde. Celle-ci les mande en son appartement. Elles visitent l'église de Saint-Antoine, desservie par des Cordeliers, et célèbre, disent-elles, dans toute l'Europe par son étendue, par ses marbres et ses statues, par un nombre considérable de « pierres d'argent » d'un grand prix.

Elles admirent une lampe d'argent de quatre pieds de diamètre, don de l'électrice.

Elles ne virent point sans doute le corps de saint Antoine, qu'on

ne montre pas, disent-elles, même aux princes. Elles virent toutefois sa langue. Leur confesseur n'eut point probablement la consolation de dire la messe dans ce sanctuaire. Elles disent que c'est difficile en raison des nombreuses fondations.

Le voyage est repris au bout de deux jours. Les religieuses suivent la cour. Adélaïde est pressée vraisemblablement d'arriver à une chasse de l'archiduchesse d'Autriche et ne paraît pas avoir beaucoup d'égards pour les habitudes lentes et paisibles des cloîtres.

D'ailleurs, cette précipitation n'est peut-être pas étrangère à la maladie d'Adélaïde après son voyage.

« Le samedi, dit l'auteur, nous entendîmes la messe à la hâte et nous prîmes congé de la matrone qui devait s'en retourner et à qui on donna pour sa peine une belle fruictière d'argent, toute façonnée, d'un prix assez considérable. » Il s'agit de cette dame « sous le gouvernement de laquelle » elles ont fait le trajet entre deux villes au début du voyage.

Elles remercient aussi de sa « charité » le gentilhomme piémontais (le comte Zesalelli). Il retourne à Turin avec la matrone et son épouse. La comtesse n'avait pas été nommée dans le voyage.

Les religieuses sont bientôt dans un carrosse à six chevaux suivant les voitures des dames de la cour. Adélaïde leur a donné trois ou quatre hommes pour conserver au besoin le véhicule en équilibre dans ces lieux enchanteurs dont le côté pittoresque semble avoir peu frappé les religieuses. « Il fallut, dit en effet l'auteur, commencer à monter et à descendre alternativement dans les chemins couverts de pierres ou même creusés dans la pierre et par lesquels notre carrosse ne pouvait passer qu'avec beaucoup de peine, nous donnant très souvent sujet d'avoir un prompt recours à l'aide de nos saints protecteurs, les dangers étant prêts et visibles à tous moments par les précipices et les abîmes qui nous environnaient de toutes parts et principalement à cause de la rivière de la Brenta, qui est extrêmement rapide au pied de ces montagnes et de ces chemins si difficiles. »

Pour surcroît, on voyage la nuit : car c'est le matin qu'on ar-

rive à Primolano. Peut-être ne voyage-t-on la nuit que dans les régions moins ardues. La nuit est déjà venue quand elles ont à traverser un certain torrent. Les hommes chargés de veiller sur leur carrosse se sont « un peu écartés ». Une planche du pont cède et s'enfonce sous le poids d'une roue. « Notre perte, dit l'auteur, aurait été assurée sans la protection des saints dont le secours nous fut aussi prompt que favorable. »

On n'arriva au bourg qu'à minuit seulement.

« Après un petit souper qui fut suivi par un très court sommeil, dit l'auteur, nous poursuivîmes notre voyage, mais sans avoir entendu la messe, notre confesseur ayant soupé aussi bien que nous après minuit. »

Ce jour-là, les religieuses couchent à Trente. Adélaïde semble leur faire payer le temps perdu et le pont enfoncé, car, sans compter le parcours de la matinée, les religieuses ont fait huit lieues depuis leur dîner. Elles avaient dîné chez un gentilhomme du duché d'Innsbruck.

Le vaste palais de l'évêque de Trente est insuffisant pour loger toute la cour en voyage. « C'est pourquoi, dit l'auteur, on nous mit dans une grande chambre avec les femmes de chambre de la sérénissime électrice. » Le lendemain, elles vont voir le corps de saint Simonin, martyr de quatre ou cinq ans, tout entier dans une châsse de cristal. Elles virent aussi une fiole renfermant de son sang et le couteau avec lequel on l'égorgea.

Puis, en compagnie d'Adélaïde, elles visitent deux couvents de Franciscains, où elles sont reçues « avec des marques d'une charité toute cordiale et religieuse ».

Cet arrêt d'une journée entière paraît avoir pour cause un incident vulgaire. « On croyait, dit l'auteur, que les équipages des sérénissimes, avec lesquels étaient nos coffres, étaient perdus, puisqu'ils ne paraissaient pas. »

Ils parurent enfin et l'on partit le lendemain matin, après avoir entendu la messe dans la chapelle des Jésuites. On l'avait entendue la veille au palais. On arrive à Colmano le matin et à Bressenove le soir. Le lendemain est un dimanche et le voyage est suspendu.

L'évêque de Bressenove, en même temps prince temporel,

traite les religieuses « magnifiquement avec toute la cour dans son palais », les entretient avec beaucoup « d'affabilité », les conduit avec Adélaïde chez les Capucins et chez des religieuses franciscaines. Les Capucins offrent aux visiteuses une collation « religieuse », disent-elles.

Elles voyagent ensuite pendant un jour et une nuit et arrivent le mardi au matin à Griso. Le soir, elles sont à Mataraïgros et le mercredi au matin à Inspruck.

L'auteur dit que cette ville est célèbre par les richesses des habitants. Elles sont logées dans le palais de l'archiduc d'Autriche. Elles y vénèrent une Vierge et un Christ qui ont « parlé plusieurs fois » à la bienheureuse Julienne. Elles visitent aussi le couvent du tiers ordre de la Sainte-Vierge, dont la bienheureuse Julienne fut fondatrice et religieuse. Elles virent son corps encore tout entier dans une châsse de cristal bordée d'argent. Elles voient des reliques en nombre infini, des ornements précieux, des peintures admirables. Le couvent leur paraît d'une grandeur prodigieuse. Elles affirment qu'à tous les points de vue matériels, rien de comparable n'existe en Italie. Les religieuses du tiers ordre les conduisent partout et les traitent avec « toutes les bontés possibles ». Les visiteuses voudraient exprimer à toutes leur reconnaissance autrement que par des signes, mais deux seulement connaissent la langue italienne.

Les religieuses vont aussi au couvent des Augustines. On y conserve depuis trois siècles une hostie ensanglantée : c'est une grande hostie avec laquelle un gentilhomme avait voulu communier. Au moment où le curé, effrayé par les menaces du profanateur, l'approchait de sa bouche, la terre s'entr'ouvrit, le gentilhomme repentant se retint à l'autel de marbre, où est restée l'empreinte de sa main. Celle de ses genoux est restée sur le sol. Les religieuses, dans l'après-midi du jour de leur arrivée, ont fait la révérence à l'archiduchesse d'Autriche et aux deux princesses ses filles. Elles en ont reçu un accueil qui les touche ; elles sont traitées « avec munificence ». Le jardin leur a paru « rempli de toutes sortes d'agréments et de délices ».

Au bout de deux jours, elles prennent congé de l'archiduchesse

et d'Adélaïde et continuent leur voyage, sous la conduite de M^{me} Indomiglia et de M. Martin; la première est la nourrice d'Adélaïde; le second est le valet de chambre de l'électeur. On voyage de jour, par la canicule, sur la rivière de la Sisera, dans une barque bien fermée : néanmoins les religieuses ont froid; elles regrettent les chaleurs d'Italie, et en débarquant plusieurs seront contentes de faire un mille à pied pour se réchauffer. D'ailleurs le carrosse n'était pas arrivé et elles n'avaient à leur disposition qu'un petit carrosse insuffisant pour contenir tout le groupe. Elles s'étaient embarquées « avec une petite provision », parce qu'elles ne devaient mettre pied à terre que le soir.

II.

ARRIVÉE.

C'est donc le soir qu'elles arrivent à Munich, où elles restent une journée. « Cela, dit l'auteur, nous donna un peu de soulagement, car véritablement nos forces étaient entièrement épuisées. » Le voyage avait, en effet, duré trois semaines. Elles vont sortir de Munich, mais pour attendre dans le voisinage le moment de leur installation. Il est difficile de dire où elles sont logées. L'auteur avait su dire sans périphrase qu'à Milan elles avaient couché dans le bruyant hôtel du Chapeau. Ici la désignation est moins nette. « Nous étions logées, dit-il, dans un lieu où chacun avait droit de loger, mais quoiqu'il fût commun à tous, il se trouva fort particulier pour nous, à cause que la ville n'était pas fréquentée. C'est pourquoi nous fûmes sans la moindre contrainte et la moindre peine. »

C'était apparemment un de ces établissements comme il y en a dans les villes d'eaux. L'épuisement de leurs forces ne les empêche pas de faire quelques petits pèlerinages. Elles visitent trois églises et vont vénérer une statue de la sainte Vierge sur le co-

teau. Elles avaient bu « par dévotion » dans le crâne d'un saint, crâne qui est dans une chasse de vermeil.

Le lendemain au matin, elles vont à Sendlingh, où elles sont fort mal logées, et cela, disent-elles, parce que « ce lieu n'est pas sur la grand'route ».

De cet endroit, on aperçoit Munich. « Voyant, dit en effet l'auteur, à peu de distance, par la fenêtre, notre nouvelle patrie, cela aussitôt nous fit ressouvenir de notre vraie patrie, et ce ressouvenir nous arracha des soupirs et des larmes. »

Un exprès d'Adélaïde arrive bientôt. Celle-ci mande les religieuses dans l'église des Capucins, « près des Murs ».

« Nous ne faisons, dit l'auteur, que d'y arriver, lorsque la sérénissime électrice y parut avec la sérénissime princesse, suivie de toutes les dames et de tous les gentilshommes de la cour et des gardes à cheval. Aussitôt nous allâmes lui faire la révérence et, après avoir fait une petite prière en une chapelle en bas dans le même couvent, elle prit deux de nous autres dans son carrosse, les deux autres restèrent dans le carrosse de la sérénissime princesse, et notre confesseur dans celui du comte Porsija, grand maître de la maison. »

Les religieuses entrent dans la ville, escortées de gardes et au son de « plusieurs trompettes » et vont à l'église des Théatins rendre grâces à Dieu.

Cette entrée triomphale avait été troublée par un orage :

« Nous avons été un peu mouillées, dit l'auteur, et fort effrayées par les tonnerres et les foudres qui tombaient, par la violence desquels la moitié d'une maison fut tout à l'instant brûlée et réduite en cendres. C'est ainsi peut-être que l'ennemi commun vomissait sa rage, voyant avec peine qu'on allait faire une fondation à la gloire du Seigneur. »

Entrées dans l'église un peu mouillées, elles y attendirent la fin de l'orage et elles furent conduites au couvent par Adélaïde. Celle-ci leur fit visiter en détail leur nouvelle demeure et les quitta.

Un nouvel accès de tristesse paraît les assaillir. « Nous demeurâmes, dit la religieuse, avec les personnes destinées pour nous servir, comme les poissons hors de l'eau. »

Elles se mettent alors à visiter leur domaine. Elles trouvent le chœur de la chapelle petit, mais fort commode. C'était probablement la seconde visite de cette chapelle, qui n'était pas encore bénite. Elles trouvent les chambres vastes et hautes. Il y en a douze qui composent un dortoir et sont toutes prêtes. Il y a douze autres chambres contenant chacune une paire de draps, une table et une chaise.

Voilà ce qu'elles constatent après avoir soupé promptement pour réparer le « trop peu de repos » pris pendant tout le cours du voyage.

Elles avaient commencé leur inspection par le jardin et compté peut-être de là les trois étages du couvent. Le jardin est délicieux. A chacune des deux extrémités il y a un portique « artistement peint ». L'un des portiques est orné de plus de trois cents pots d'œILLETS et de différentes espèces d'oranger, de romarin. Il est en outre entouré d'espaliers.

L'autre portique est orné de statues, « qui flattent agréablement la vue par quantité de beaux jets d'eau ».

Au milieu du jardin est une fontaine de bronze.

Pour le moment, elles n'ont pas de revenu. Adélaïde leur donne « de son argent » tous les mois « 25 hongres impériaux » pour la seule nourriture. Elles vérifieront bientôt que cette somme est suffisante. Elles n'ont à acheter ni vin, ni bois, « les ouvrages nécessaires » à payer.

Le revenu doit être fourni trois ans plus tard par un immeuble sis à Amberg et entretenir les deux communautés, réunies provisoirement dans le couvent de Munich.

La messe sera dite chez elles quand la chapelle sera bénite. La clôture n'est pas encore établie. Elles vont entendre la messe dans les différentes églises de la ville; elles déclarent incomparable celle des Jésuites, « tant pour la finesse et la beauté de l'architecture que pour l'étendue ». Elles trouvent seulement « assez agréable » celle des Carmes déchaussés, bâtie par le mari d'Adélaïde.

Elles ont entendu leur première messe chez les Théatins. La première journée au couvent est marquée par des réjouissances.

« Nous eûmes, dit l'auteur, l'honneur d'avoir à notre table tous les sérénissimes princes et environ quarante dames de la cour qui dînèrent avec nous. »

Les jours suivants, elles rendent des visites à deux communautés de Franciscaines et à des religieuses appelées les Petri-glaus. Elles sont restées en relation avec ces dernières, qui leur envoient des statues et des images. C'est une spécialité dans laquelle elles réussissent. Les futures cloîtrées vont même jusqu'à trois lieues de Munich entendre la messe dans un sanctuaire où l'on conserve un crucifix miraculeux. On rapporte qu'un cocher s'était coupé le doigt en tombant de son siège. Il invoqua ce crucifix et il « trouva son doigt sain ». On conserve depuis soixante ans le bout coupé, qui fut montré aux religieuses. Elles vont rendre aussi visite à l'électrice, chez qui elles voient trois princes étrangers. Adélaïde leur fait visiter le palais. Il leur paraît très étendu. Le jardin est admirable avec ses fontaines et ses statues. L'électeur a de nombreuses reliques : deux corps entiers de saints Innocents, la main droite de saint Jean-Baptiste comme elle était « lorsqu'il baptisa Notre-Seigneur », la tête de saint Jean Chrysostome, de saint Denis et de sainte Ursule, « des têtes, des crânes, des pieds, des côtes, des bras de plusieurs saints. »

Elles voient toutes les merveilles du riche électeur. « On est universellement persuadé, dit l'auteur, qu'il n'y a aucun prince dans toute l'Europe qui possède autant de trésors et de pierreries. »

« Il peut commodément traiter en vaisselle d'or trois princes à trois différentes tables, semblable en cela à Crésus », dont d'ailleurs il diffère beaucoup, étant « un modèle pour tous les princes catholiques ». Mais il a tant de pierreries, de statues et d'antiques que la description en ressemble plutôt à « une fable » qu'à « une histoire véritable ».

Ses galeries ne sont pas montrées même aux princes étrangers.

Ces sorties et ces visites durèrent huit jours.

Au bout de cet intervalle, le vicaire général se présenta. Il visita la clôture et tout l'enclos du couvent. Il reçut « les obéis-

sances des religieuses » et les démissoires du confesseur venu d'Italie avec elles. A partir de ce moment, elles ne sortent probablement que pour entendre la messe, quoique la clôture ne soit pas encore ordonnée.

Bientôt surgissent des difficultés, obscures dans leur origine. L'établissement des religieuses avait probablement passionné les esprits. Cet établissement supposait un revenu, le revenu supposait un domaine. Or le séminaire d'Amberg jouissait de l'immeuble. On avait « plaidé devant le Pape ». De par la décision pontificale, il devait en jouir pendant trois ans encore.

C'était sans doute là l'origine d'une de ces querelles fréquentes dans l'histoire de l'Église et dont dérivent nécessairement des malentendus, des rapports et même des calomnies.

Car l'auteur dit qu'on voulut « perdre » le nouveau couvent, que « d'abondantes larmes » furent versées et que l'on dut soutenir son courage en se rappelant les tribulations analogues de saint François de Sales et de sainte Chantal.

Il est difficile d'affirmer quoi que ce soit, relativement au lien, entre le procès, les dispositions des esprits et certains actes.

Le premier de ces actes a pour objet le confesseur venu d'Italie avec les religieuses. Le grand vicaire était revenu pour ordonner la clôture. En même temps, il annonçait aux religieuses que leur confesseur devrait se limiter à être leur aumônier. On ne voit pas qui doit être leur confesseur. C'est sans doute le P. Bosimo, religieux théatin, car il paraît connaître la langue des religieuses, et de plus il est nommé leur père spirituel. Les religieuses répondent qu'elles n'accepteront le P. Bosimo pour père spirituel que si on leur laisse leur confesseur. En attendant le règlement de cette affaire, elles refusent la clôture. Le vicaire général part en les menaçant de l'excommunication.

Le départ de l'ecclésiastique est suivi d'une grande émotion au couvent. « Nous pleurons, dit l'auteur, voyant qu'on prétendait nous assujettir à la conduite de quelques personnes contre l'usage de la congrégation. Une affreuse tristesse nous tenait lieu de nourriture et de sommeil. »

Le raisonnement des religieuses paraît être celui-ci : Le cou-

vent, en vertu de ses constitutions, peut exiger que le père spirituel « dépende en tout » de l'ordinaire. Or le Père Bosimo est le supérieur général d'un ordre religieux, et en cela il n'est pas dans les conditions requises. En ce qui concerne le confesseur, le couvent doit exiger qu'il « dépende en tout » de l'ordinaire. Or le confesseur italien, quand il sera approuvé, sera dans les conditions voulues.

Pour rendre vaine l'argumentation, il aurait fallu vraisemblablement leur offrir pour confesseur un prêtre du diocèse sachant l'italien, et pour père spirituel un ecclésiastique réunissant les mêmes conditions.

Adélaïde envoie alors à l'évêque son chambellan, le baron d'Ervord. Le prélat, membre de la famille régnante, ne paraît faire aucune allusion aux droits des religieuses. Il se borne à dire que, eu égard aux instances de l'électrice, il consentait à leur laisser leur confesseur, pourvu qu'il se rendît incessamment au palais épiscopal et qu'il « se trouvât capable de cet emploi dans l'examen qu'on allait faire ».

Le confesseur se prête de bonne grâce à cette exigence. Adélaïde lui donne pour le prélat une lettre de recommandation. Elle y prie le prélat de ne pas « exposer le confesseur à un examen trop rigoureux, puisqu'il avait déjà été approuvé par l'évêque de Verceil, et qu'étant revêtu de la qualité de docteur et même capable de bien plus grands emplois, il méritait bien qu'on ne le traitât pas tout à fait comme les autres ».

Le confesseur partit dans un carrosse d'Adélaïde avec cette lettre et escorté d'un garde. L'inquiétude régna au couvent pendant son absence.

« Quelle joie à son retour, dit en effet l'auteur, nous eûmes d'apprendre que l'on nous avait accordé tout ce que nous souhaitions ».

Le confesseur s'était « soumis volontiers à l'examen » et avait été réellement, ce semble, interrogé par le prélat et son vicaire général. Il avait été approuvé même avec « la faculté pour les cas réservés ».

Bientôt le doyen de Sainte-Marie vint ordonner la clôture et

leur présenter leur père spirituel, c'est-à-dire le père Bosimo, qui possédait « de rares qualités et une vertu incomparable ». Le doyen de Sainte-Marie, dans sa visite du couvent, remarqua probablement plusieurs choses incorrectes à son sens.

« On voulut, dit en effet l'auteur, nous faire rétrécir la petite fenêtre de la grille de l'église, [mais]... on montra que la fenêtre était en deçà de ce que permettait le coutumier. »

On voulait en outre « mettre deux clefs différentes à la porte de la clôture, dont on prétendait que le père spirituel en dût garder une et la supérieure l'autre... Nous le priâmes de vouloir faire réflexion aux désordres qui pouvaient arriver en cas de quelque nécessité. »

Dans cette phrase : Nous le priâmes, le pronom *le* représente le pronom indéfini *on*. Le personnage est discrètement désigné. Une information eut lieu relativement à la fenêtre et aux clefs. Le résultat fut sans doute concluant en faveur des religieuses. « Comme on ne nous a fait aucune réponse, dit en effet l'auteur, nous jugeons que peut-être on n'y songe pas davantage. » La chose toutefois n'est pas certaine, parce que le manuscrit fut fini peu de temps après cette information.

Les calomnies relatées plus haut paraissent se rapporter à la date de la question des clefs et de la fenêtre. Il peut se faire aussi que les religieuses se soient affectées outre mesure.

Pendant ce temps, la chapelle, grâce à Adélaïde, se munissait des divers objets nécessaires au culte et de deux cloches, qui furent bénites par l'abbé. Elles restèrent longtemps muettes, au gré des religieuses, car la chapelle n'était pas bénite. On n'y pouvait dire la messe. Aucun ecclésiastique muni des pouvoirs ne se trouvait à Munich, dit l'auteur. On peut se demander pourquoi on n'en faisait pas venir. Mais il y avait encore d'autres raisons : « et outre cela, dit en effet l'auteur, la sérénissime électrice, qui depuis son voyage d'Italie avait été presque toujours indisposée, souhaitait passionnément y pouvoir assister ».

L'approche de la Présentation met les ressorts en mouvement. Adélaïde écrit à l'évêque pour que la première messe soit célébrée ce jour-là. Le prélat délègue son suffragant, qui arrive la

veille. Il trouva, on peut le croire, le couvent dans une grande agitation pour les préparatifs.

La chapelle, tendue de velours, fut ornée de dix tableaux provenant des appartements d'Adélaïde. Il y avait douze cierges de cire blanche.

Le mari d'Adélaïde, comparé à Crésus par l'auteur pour ses richesses, ne pouvait traverser indemne une pareille journée. On lui emprunta les plus beaux ornements de sa chapelle, « ornements tout d'or et de vermeil ».

« On commença, dit l'auteur, par la bénédiction de l'église, et ensuite on en fit la dédicace à notre saint patriarche. »

Peut-être avait-on fait venir le prélat la veille pour s'assurer de sa personne et le contraindre à une ponctualité parfaite, car la dédicace devait se faire à sept heures de France, apparemment pour un rendez-vous universel de prières et de réjouissances des couvents transrhénans et transalpins. La bénédiction étant faite, l'électeur et son frère Maximilien « parurent aussitôt dans l'église extérieure, et dans celle du dedans la sérénissime électrice, avec le prince son fils et la princesse suivie des dames. La messe fut chantée par la musique de la cour, « composée de quatre chœurs différents ».

L'établissement des religieuses avait contrarié des intérêts et suscité des difficultés. Cela pouvait inspirer au prédicateur une grande prudence. « Il prononça, dit l'auteur, un discours dans lequel il parla de la fête du jour (c'était convenable un jour de la Présentation) et de la fondation (cela était de rigueur). »

La prudence avait pu dicter ce plan fort sage. L'insuffisance ne l'avait pas imposé, car c'était le prédicateur « le plus illustre de l'Europe ». C'était le P. Bosimo lui-même, définitivement père spirituel des religieuses. Son nom n'est pas dans les dictionnaires.

Après le sermon, l'habit fut donné à une novice, « pour édifier certaines personnes, particulièrement M^{lle} Anogadro de Valdengo. Son père (ou son parent à un degré quelconque) semble avoir accompagné les religieuses. Adélaïde coupa les cheveux et donna son nom à la novice.

Le *Te Deum* fut chanté par la musique de la cour. Enfin on remercia la noble assistance et Adélaïde félicita la novice sur sa vocation. Elle l'appelait sa fille et elle voulut qu'elle « se tint toujours auprès d'elle » pendant le repas, car elle voulut dîner avec les religieuses. Les princes ses fils dînèrent aussi avec elles, ce semble.

Après le repas, les religieuses firent l'une après l'autre la révérence à Adélaïde. Elle était venue sans être encore parfaitement remise, car l'auteur termine le manuscrit en demandant des prières, afin qu'il plaise à Dieu « de lui renvoyer la santé ».

A. F.

Munich, 20 décembre 1667

Fondation, 30 juin 1667.

1
DOCUMENTS ET MANUSCRITS

UN CAPUCIN

A LA COUR DE

CHARLES I^{ER}

ROI D'ANGLETERRE

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MS. 2929

PARIS — 1889

= Gesch. 1606

DOCUMENTS ET MANUSCRITS

UN CAPUCIN

A LA COUR DE

CHARLES I^{ER}

ROI D'ANGLETERRE

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MS. 2929

PARIS — 1889

Henriette de France, en vertu de son contrat de mariage, devait avoir une chapelle.

Le cardinal de Bérulle avait alors grand crédit à la cour de France. Il s'en servit pour faire agréer aux deux couronnes qu'un certain nombre des Pères de sa congrégation suivissent avec lui la princesse en Angleterre, sous la conduite de l'évêque de Mende, son grand aumônier.

Les Pères de l'Oratoire furent logés dans une maison royale, où les gardes ne permettaient que très difficilement l'entrée aux catholiques, ce qui empêchait ces Pères d'avancer les affaires de la religion.

D'ailleurs, « de méchants esprits » animèrent les Anglais contre les Français. Le duc de Buckingham amena même le roi à commander aux Français de sortir d'Angleterre. Il leur dit qu'il s'en expliquerait avec le roi de France par l'intermédiaire d'un gentilhomme.

Ainsi les Pères de l'Oratoire et les autres Français quittèrent l'Angleterre. Deux Pères seulement restèrent provisoirement. On voulait laisser ainsi à la reine la liberté religieuse promise dans son contrat, en attendant que les affaires changeassent et qu'on lui en donnât d'autres « paisibles et sans intérêt ».

Le but de Buckingham, en provoquant le renvoi de Français, avait été de « piquer » Richelieu et de « l'embrouiller dans ses généreuses et saintes entreprises ».

Les hommes « paisibles et sans intérêts » auxquels on songea en France furent les Capucins. Louis XIII et Marie de Médicis tenaient « près de leurs personnes royales » le R. P. Joseph de Paris. Ce fut lui qui ordonna le départ de dix Capucins de la province

de Paris. Ils devaient avoir la qualité de confesseurs, prédicateurs et aumôniers de la reine, exercer le ministère, baptiser, marier, confesser.

Henriette avait toujours honoré les Capucins de son affection. Charles I^{er} avait assisté en Espagne à une conférence d'un Capucin sur la religion. Il avait eu un entretien avec lui et il avait conservé de l'estime pour cet ordre.

Les Capucins se réunirent donc. Ils invoquèrent le Saint-Esprit et l'on choisit dix religieux pour la reine et deux pour l'ambassade.

Parmi les premiers se trouva le P. Cyprien de Gamache, l'auteur du manuscrit en question, manuscrit qui diffère çà et là, à en juger par quelques pages, d'un exemplaire de la Bibliothèque nationale. Ce dernier, s'il n'est pas l'original, est du moins plus près de la source.

Un nouveau grand aumônier fut également nommé. C'était M^{sr} Bertaut, évêque de Bazas, pieux et savant; il venait de publier une réponse remarquée au *Bouclier de la foi* de Dumoulins.

Louis XIII paya le voyage et les vêtements.

Le départ fut retardé deux fois par des difficultés qu'élevèrent les rois de France et d'Angleterre. Le second ne voulut point de grand aumônier qui fût évêque. Louis craignit que l'arrivée des Capucins en Angleterre avec leur habit ne fît beaucoup de bruit; ils partirent donc en costume de prêtres séculiers et avec l'ambassadeur, dont ils attendirent le départ.

Ils s'embarquèrent à Calais le 21 février 1630, et débarquèrent heureusement, après avoir essuyé une tempête furieuse.

Ils se rendirent auprès du roi et de la reine, qui les reçurent avec de grands témoignages « d'affection ».

On les conduisit dans la maison que la reine avait achetée pour leur usage. Elle était voisine du palais, offrait toutes les commodités et était entourée d'une forte muraille.

Le supérieur des Capucins apprit alors ce qui avait été décidé au sujet des Oratoriens.

M. de Chasteauneuf, l'ancien ambassadeur, s'était imaginé que

M. de Fontenay-Mareuil, son successeur, lui avait enlevé l'honneur d'installer les Capucins. Il avait « mis en usage les plus subtiles inventions que son bel esprit pût lui fournir ».

Il avait décidé le roi et la reine à conserver les deux Oratoriens, et de plus avec la qualité de confesseurs de Sa Majesté.

Le supérieur des Capucins voulut repasser en France avec tous ses religieux. Il voulut toutefois prendre leur avis. « Tous opinèrent qu'il était beaucoup plus à propos de demeurer, et que sans avoir la confession de la reine on pouvait avancer beaucoup la gloire de Dieu. »

Le même jour, ils obtinrent de la reine la permission de reprendre l'habit, ce qui leur fut une grande joie. Le lendemain dimanche, ils célébrèrent la messe dans la chapelle. Le prédicateur causa à la reine « une merveilleuse satisfaction ».

Les catholiques étaient dans la joie et ne pouvaient détourner les yeux de l'habit des religieux.

Cette messe avait attiré « une multitude innombrable de peuple de tout sexe et religion. »

Il y avait à la vérité des Capucins en Angleterre et en Écosse. Ils y faisaient même beaucoup de bien, mais c'étaient des Capucins comme le P. Épiphane, que le P. Cyprien connut dans sa vieillesse.

Or le P. Épiphane exerçait le ministère au péril de sa vie, de village en village, déguisé en berger, avec une gibecière, une houlette et un flageolet. Les catholiques d'un village lui désignaient ceux du voisinage. Il commençait par causer avec les bergers; il les questionnait sur leurs moutons et il leur faisait de la musique. Le soir, il allait visiter les fidèles, parmi lesquels il y avait parfois des possédés et des sorciers. Il racontait qu'il avait brûlé un jour une corde de crin dont on faisait un fâcheux usage contre les vaches.

Il avait « délogé » quatre démons du corps d'une femme; l'un d'eux avait soutenu que lui seul sortirait et que les trois autres resteraient.

Le P. Épiphane, peu positiviste, ou plutôt l'étant beaucoup, racontait de nombreux cas de possessions.

Les démons qu'il chassait se réfugiaient, ce semble, chez les calvinistes et les animaient contre lui. Ils ne parvinrent cependant jamais à le prendre, du moins définitivement. Un jour, fuyant devant eux, il leur échappa précisément en se cassant la jambe. La fracture l'avait étendu gisant et invisible. Une autre fois, les calvinistes ne le reconnurent pas au milieu d'une assemblée de fidèles auxquels ils savaient qu'il venait de dire la messe.

Ces jours-là, on peut le croire, il ne portait pas l'habit des Capucins, comme le P. Cyprien et ses confrères.

Le P. Cyprien raconte qu'un gentilhomme était venu à cette messe avec plusieurs autres « de son genre, pour se moquer d'eux ».

Il les considéra avec attention; il fut frappé de la modestie de leur contenance et de leur visage. Il réfléchit et ne tarda pas à abjurer.

Le bruit de ces premiers succès alarma le conseil du roi. Il craignit la surexcitation des sectaires. Il fit en conséquence interdire aux catholiques de fréquenter la chapelle de la reine. La peine de la prison fut édictée contre les transgresseurs.

Plusieurs catholiques ne sortirent de la chapelle, où la ferveur les avait amenés, que pour entrer en prison.

Parmi eux se trouva la femme d'un officier de la reine, d'une « classe honnête ».

Elle fut traînée en prison avec tant de violence qu'elle en fut malade et fit une fausse couche.

« Le zèle de la reine, dit le P. Cyprien, s'alluma sur cette affaire; elle en fit de grandes plaintes au roi et obtint que les catholiques sortiraient des prisons pour y faire entrer les poursuivants qui les y avaient logés avec cette inhumaine violence. »

Les poursuivants sont, d'après l'auteur, des apostats pour la plupart, armés de commissions pour prendre les prêtres ou les papistes.

Ces représailles furent suivies d'une période de tranquillité, « d'une douce et agréable paix ».

Pendant ce temps, on s'était entendu sur le choix d'un grand

aumônier. Ce fut l'abbé du Perron, neveu du cardinal. Sa modestie, sa modération, sa douceur, le firent estimer et aimer autant des protestants que des catholiques. Le roi goûta sa douceur et prit plaisir en sa conversation.

Il tint à le conserver quand il fut évêque, malgré sa répugnance primitive à voir cette dignité figurer dans la chapelle de la reine.

Ces événements amenèrent le printemps.

A l'époque de Noël, « les ordonnances du royaume veulent que les seigneurs se retirent dans leurs maisons des champs pour y exercer l'hospitalité, c'est-à-dire (pour tenir) table garnie et ouverte à tous venants ».

Le P. Cyprien connut un seigneur qui dépensait plus de dix mille jacobus de cette façon; il recevait grands et petits, nobles et roturiers.

Noël tombant plus tard en Angleterre, les épines commencent à fleurir. On en apportait une branche au roi, qui en concluait que le calendrier anglais est meilleur, la floraison commençant à Noël.

Cette branche fleurie était cueillie à un arbuste provenant d'une épine de la couronne du Sauveur; cette épine aurait été apportée en Angleterre et plantée par Joseph d'Arimathie.

Ce que la noblesse fait à Noël, le roi est tenu de le faire au printemps. Il est obligé d'aller séjourner dans ses châteaux, non pas précisément pour exercer l'hospitalité, mais pour donner à tout le royaume « la satisfaction de voir son roi ».

Le supérieur des Capucins « reçut ordre » de suivre la reine. On lui fit donner un carrosse pour lui et son compagnon et une charrette pour transporter son « ameublement ». Cette mission était difficile en raison de son grand âge, de sa goutte et de ses infirmités. Il déclina l'offre et ne tarda pas à retourner en France. Cette explication est donnée dans le manuscrit, mais non point peut-être par le P. Cyprien, dont l'œuvre a pu être retouchée. L'autre manuscrit dit que le refus du supérieur se rattachait à son désir de faire cesser la situation créée par la présence des Oratoriens et que la reine se plaignit à ses supérieurs.

Quoi qu'il en soit, la reine ne tarda pas à se retirer au palais de Saint-James pour y faire ses couches.

Deux Capucins l'y suivirent. Les autres, restés à Somerset, revêtaient la soutane tous les dimanches et allaient célébrer les offices et prêcher devant Sa Majesté.

La reine donna à l'Angleterre « un beau prince, nommé alors prince de Galles ».

« Aussitôt qu'il fut au monde, le roi son père envoya un gentilhomme aux Capucins pour leur dire qu'ils ne se missent pas en peine du baptême de son fils, que lui-même en voulait disposer et qu'il satisferait sur ce point le roi Très Chrétien, son frère. »

Suivant le P. Cyprien, Charles voulait éluder un article de son contrat de mariage. Les enfants devaient être élevés dans la religion catholique jusqu'à l'âge de quatorze ans. A partir de cet âge, ils devaient pouvoir choisir. La France, alors agitée par la guerre et les factions, « ne fit pas toute la résistance qui était à désirer ».

Le P. Cyprien ne dit rien de l'éducation religieuse du prince. Il ne parle, et c'est incidemment, que de celle de la princesse d'Orange. Henriette avait mis auprès d'elle une dame secrètement catholique. Celle-ci « lui représentait dans leur petit particulier qu'elle devait être mariée; et qu'il y avait bien apparence que ce serait au fils de l'Empereur, au Dauphin de France ou au prince d'Espagne, qui étaient tous bons catholiques, et partant qu'il fallait qu'elle fût catholique ».

Elle lui inspirait en outre « les sentiments de cette sainte créance ».

L'enfant portait un chapelet dans « sa pochette, qu'elle tirait et montrait quand il n'y avait pas de protestant présent ».

Les Capucins cependant étaient décimés et décapités, ayant perdu leur supérieur et n'étant plus que neuf. On leur envoya bientôt pour supérieur le P. Jean-Marie de Treston. Son père avait déshérité son fils aîné, qui s'était mésallié; il avait fait délier le P. Jean-Marie de ses vœux de chevalier de Malte. Réintégré dans le siècle, il n'avait trouvé aucune femme qui lui « agréât ». Il s'était fait Capucin.

Il assista probablement à la cérémonie de la pose de la première pierre de la chapelle.

On avait fait une construction provisoire dont les murs étaient de riches tapis. L'air était embaumé par les fleurs qui jonchaient le sol. Le P. Cyprien crut pouvoir comparer les chandeliers et les vases à ceux du roi Salomon.

Entourée de l'ambassadeur de France et de nombre de seigneurs et de dames catholiques, Henriette était à genoux sur un carré de velours cramoisi.

« Une musique harmonieuse ravissait les cœurs. »

Toute la ville de Londres semblait être accourue à la cérémonie, à laquelle le roi avait donné son consentement. Après la messe, célébrée par M^{gr} du Perron, l'ambassadeur de France conduisit la reine à l'endroit où la première pierre devait être posée.

La reine se servit d'une truelle dont le manche était recouvert de « velours frangé ». Elle prit « avec un grand air de piété » du mortier à un grand bassin de vermeil, et en jeta par trois fois sur la pierre, où était enchâssée une grande plaque d'argent avec une inscription.

Les ouvriers reçurent six mille livres, somme considérable pour leur petit nombre. Ils crièrent et répétèrent mille fois : « Vive la reine ! Vive la reine ! » On avait auparavant érigé une croix renversée autrefois par les hérétiques.

Ces cérémonies mirent les Capucins en un relief incroyable. On désira les voir comme on désire voir « des Indiens, des sauvages, des gens du bout du monde ».

Les Capucins imaginent de tirer parti de cette curiosité. Ils enlèvent de leur couchette la paille et le traversin. Ils reposent leurs membres sur les planches nues et leur tête sur un pupitre.

Ils avaient remarqué que l'Angleterre est un pays « fertile et sans impôts » ; que les habitants y mènent « une vie molle, douce et éloignée des misères des autres lieux », et qu'ils sont en conséquence portés à admirer les austérités. Les curieux sont conduits aux couchettes, et les Capucins, parlant, ce semble, déjà assez bien l'anglais, font de petits discours appropriés au spec-

tacle, devant les curieux qui admirent cette « petite rigueur ».

Ils ont mis un an pour apprendre l'anglais de manière à pouvoir confesser. Déjà les confessionnaux sont entourés d'une foule de pénitents. Les conversions sont déjà nombreuses. « Dans une matinée, un seul Capucin portait le Saint-Sacrement à huit malades. » Ils vont administrer les sacrements dans les prisons. C'est ainsi qu'on atteint la cinquième ou sixième année de la fondation, époque où la chapelle fut bénite et où les conversions prirent des proportions merveilleuses.

Le jour de la bénédiction de la chapelle approchant, Henriette chargea les Capucins de la décorer et même de « se surpasser ».

Ils s'adressèrent à un sculpteur « illustre » nommé Denizard, venu de Rome pour un gentilhomme anglais. Il accepta volontiers de les aider. Il plaça l'autel « portatif » sur une estrade, à laquelle on montait par un escalier de vingt degrés et se décomposant en trois paliers. Son extrémité inférieure se trouvait de côté; il s'élevait en suivant un itinéraire assez difficile à préciser. « Un oval de quarante mètres de haut » formait un « paradis de gloire ». Le nombre des anges paraissait doublé, grâce à un certain « artifice ». Il y en avait deux cents, « postés » selon les lois de la perspective, dans des nuées.

Chacun suivant son office, les anges adoraient le Saint-Sacrement, chantaient, jouaient de toutes sortes d'instruments, étaient vêtus en diacres, portaient des encensoirs et des navettes, étaient agenouillés en suppliants, étaient prosternés ou montraient le Saint-Sacrement à leurs compagnons. Il y avait aussi de petits anges sortant des nuages en jouant ensemble ou en montrant le Saint-Sacrement au peuple, qu'ils paraissaient convier à se réjouir et à adorer avec eux.

Le tout était éclairé par cent lumières.

Les chanteurs avaient des voix « excellentes ». On ne voit pas nettement s'il y avait de la musique instrumentale. La messe fut chantée « à huit parties, si mélodieusement qu'il eût fallu un cœur de pierre pour n'en être pas touché ».

Les musiciens étaient cachés; leurs chants n'avaient de dé-

bouché que dans la région des anges, qui paraissaient être les véritables musiciens.

La reine parut émue et elle pleura.

« Après dîner, dit le P. Cyprien, Sa Majesté vint derechef pour assister aux vêpres et à la prédication. M^{gr} du Perron fit un très docte, très éloquent et très pratique sermon.

« Messieurs de la musique, s'étant aperçus de la satisfaction que la mélodie charmante de leur chant avait donné à la reine, s'animèrent de telle sorte qu'ils surpassèrent de beaucoup ce qu'ils avaient fait le matin. »

Il y avait à la porte une grande foule, avide de voir le spectacle, et il arriva que les assistants ne trouvèrent plus d'issue quand ils voulurent sortir.

Enfin, « à la troisième nuit » seulement le roi fit fermer les portes aux curieux, parce que lui-même voulait voir la merveille. Il vint avec son grand maréchal, le contrôleur de sa maison et quelques seigneurs.

Il tint longtemps ses yeux « collés » sur la décoration et dit « hautement n'avoir jamais rien vu de plus beau et de mieux inventé ».

La décoration de la chapelle fut conservée jusqu'à Noël, c'est-à-dire pendant dix-sept jours, pour satisfaire la curiosité des catholiques et des protestants.

La nouvelle chapelle voit entre ses murs un mouvement qui paraît merveilleux au P. Cyprien. Les dimanches, on ne peut « approcher qu'avec beaucoup de peine » des confessionnaux assiégés. Pour y entrer, il fallait attendre « deux ou trois heures ». Les protestants venaient entendre les conférences des Capucins parlant en anglais et en français.

Vers cette époque, le marquis de Poigny, le nouvel ambassadeur, amène de France un Capucin qui parle « doctement sur toutes choses ». Il l'aime « avec tendresse » et se sert « de son conseil ». Non seulement ce religieux attire beaucoup de monde dans la chapelle de l'ambassade, mais il a des entretiens secrets avec des amis de Laud.

On s'entend sur tant de points qu'il n'y a presque plus de dif-

férence entre la religion catholique et la religion protestante. Bientôt des ministres de Laud se mettent à prêcher des choses inouïes, à savoir que le pape n'est pas l'Antechrist, que les cérémonies sont nécessaires dans l'Église, que tout fidèle ayant péché est obligé à la confession auriculaire. Les prédicateurs étaient appuyés par une grande propagande de livres.

Les puritains en concevaient « des colères, des fureurs, des rages ».

« Nous étions beaucoup visités, dira bientôt le P. Cyprien ; des ministres protestants, qui conversaient fort familièrement avec nous, écoutaient volontiers les raisons de notre créance, s'enquerraient de nos cérémonies, venaient dans la chapelle... pour en approfondir la pratique, avouaient que l'Église catholique était véritable ; mais, retenus par l'intérêt de leur bénéfice et de leurs femmes, ils croyaient se pouvoir sauver dans l'Église protestante, ayant, disaient-ils, les mêmes points fondamentaux que l'Église Romaine. »

Bientôt ce sera « un flux et reflux continu, depuis six heures du matin jusqu'à une heure après midi ». Il ne se passera pas de « semaine qu'il n'y ait deux ou trois conversions de huguenots ».

En revanche, les puritains se sont « si étrangement multipliés qu'ils surpassent les protestants en nombre ».

Laud néanmoins « obtint du roi une ordonnance qui obligeait tous les ministres de porter les surplis dans les églises ».

Le P. Cyprien rapporte que les Écossais s'étant révoltés contre ces exigences, le roi « donna des commissions à plusieurs capitaines de lever des soldats ».

Mais « plusieurs capitaines et des soldats dirent qu'ils ne se voulaient pas battre contre leurs frères, se moquèrent de l'archevêque et du roi. Que fera le prince ainsi affronté ? On lui dit qu'il faut un Parlement ; il le convoque. Les puritains sont en plus grand nombre. » Les puritains lui « promettent traîtreusement des subsides, pourvu qu'il ne dissolve pas le Parlement ». Il se dépouille en même temps du droit de dissoudre le Parlement.

Ces subsides, d'après le P. Cyprien, ne sont nécessaires au roi, qui a un domaine « considérable », que pour des dépenses exceptionnelles, « comme pour faire la guerre, pour bâtir des navires ».

Quoi qu'il en soit, la question des subsides amena l'indissolubilité du Parlement. Quant à la guerre civile, le P. Cyprien ne semble pas prétendre en préciser les causes. Il se réjouit du mouvement liturgique parmi les protestants; mais, pour son compte, il ne paraît chercher à convertir qu'avec la grâce de Dieu et mille stratagèmes. Il semble avoir des affidés, qui parlent à leurs amis du célèbre habit des Capucins comme d'un monument qu'il faut nécessairement visiter.

Un jeune protestant, entraîné par un ami et par la curiosité, vit l'habit étrange du P. Cyprien. « Il en demeura comme interdit. » Il se fit expliquer néanmoins tout ce qu'il voyait, sans rien admettre. Il revint. Bref, quelque temps après, il était Capucin lui-même et mourait saintement.

Une jeune protestante vint dans des conditions semblables. Le P. Cyprien savait que la mère de la jeune fille avait été emprisonnée pour la foi, et qu'elle-même à cette occasion avait vu dans son enfance jeter au feu un ciboire. Le vase s'était ouvert avec fracas, toutes les hosties s'étaient envolées « sans retourner en terre », en présence « d'une multitude » en « admiration ».

L'habile religieux la félicita sur sa mère et tira parti du souvenir du prodige. Enfin il la convertit et elle persévéra.

Une autre fois, invité par une comtesse anglaise, il alla argumenter chez elle contre deux ministres protestants « des premiers d'Angleterre ». Ils entrèrent en dispute sur la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ, « après plusieurs civilités ». La dame spectatrice du tournoi se convertit.

Un fonctionnaire irlandais, venu pour affaires à Londres, homme droit et sincère, se trouvait dans un groupe, à proximité du P. Cyprien. Celui-ci se mêle à la compagnie et parle au fonctionnaire des Irlandais, sur des points indifférents d'abord. Il est probable que le P. Cyprien avait revêtu l'habit laïque pour opérer son coup de filet, car le fonctionnaire parut surpris

de l'entendre faire l'éloge de la constance des Irlandais dans leur foi, et il se remit de sa surprise en apprenant qu'il avait affaire au chapelain de la reine. Le P. Cyprien le renvoya converti en Irlande, où il pratiqua secrètement sa religion pendant deux ans, au bout desquels il mourut pendant un séjour à Londres. Il avait témoigné le désir d'être enterré en terre sainte, c'est-à-dire dans un certain terrain réservé aux gens de la reine. Car les catholiques anglais étaient enterrés par les ministres protestants : on mettait un peu de terre bénite dans leur cercueil.

Cette fois, le clergé protestant emporta un cercueil rempli de pierres, au son des trompettes, avec déploiement de banderoles. Une oraison funèbre fut même prononcée.

Le corps fut porté très secrètement dans un carrosse à la chapelle de la reine, et de là en terre sainte.

Le secret fut gardé, pour ne pas compromettre la famille et même les catholiques.

Ces succès n'arrêtaient point la marche de la révolution.

Pour la combattre, il fallait des alliances, et c'est pour cela que la princesse Marie, si tendrement destinée par sa mère à quelque prince catholique, fut donnée au prince d'Orange. Pendant le séjour de ce dernier à Londres, on faisait prêcher devant lui Lane, chapelain du roi, dans une salle voisine de la chapelle de la reine. On devine à quoi songea le P. Cyprien. Il l'agita en lui disant que les protestants n'étaient pas d'accord sur le point important de la Cène et qu'ils étaient incapables de déterminer les points fondamentaux.

Lane fut retenu par la perspective de perdre ses bénéfices, mais étant malade, il se convertit. Il reçut l'Extrême-Onction et il guérit. Il monta en chaire, prononça un discours nettement catholique et fut banni. Il persévéra et mourut médecin à Paris. Ses enfants furent protégés par la reine.

Le roi suivait avec intérêt tout ce mouvement.

D'une fenêtre d'un appartement de la reine, il regardait avec sympathie la foule qui entraît dans la chapelle et qui en sortait. Il avait accordé le rétablissement d'un nonce et il lui faisait bon accueil. Il avait assuré à son grand trésorier, le comte de Portland,

malade et converti depuis peu, que s'il guérissait, il serait maintenu dans sa charge. Pourtant il finit par se dépouiller aussi dans des proportions graves du droit de gracier les prêtres condamnés.

Les puritains avaient été exaspérés surtout par le rétablissement de la dignité de nonce en Angleterre. Ils en virent trois successivement. Dans leur chapelle, « on disait continuellement des messes depuis le matin jusqu'à midi; leurs carrosses roulaient dans les rues de Londres sans que personne leur osât dire un mot ».

« Quelque fâcherie » du Parlement pouvait toujours remettre les lois de persécution en vigueur.

Un jour le P. Cyprien causait avec le P. Suffren, confesseur de Marie de Médicis, réfugiée auprès de sa fille; il lui expliquait peut-être l'origine de ces progrès merveilleux de la foi. Dans ce moment même, il apprit le décret du Parlement qui fermait la chapelle de la reine et confinait les Capucins dans leur maison.

La reine paraît toutefois en avoir pu emmener deux dans son voyage en Hollande, où elle allait chercher des munitions et de l'argent pour commencer la guerre contre le Parlement. Le roi suivit longtemps des yeux le navire qui emportait Henriette, « jusques au temps que la grande distance la déroba à sa vue ». « Alors, dit le P. Cyprien, ôtant son chapeau, le remuant et le retournant plusieurs fois, il lui dit encore un très aimable, mais très triste et très douloureux adieu. »

Le P. Cyprien n'était pas à la célèbre tempête du retour; il la décrit néanmoins comme s'il en avait éprouvé toutes les terreurs.

« Les nautonniers, dit-il, qui avaient blanchi sur la mer en plusieurs voyages aux Indes ne s'étaient jamais trouvés en cette extrémité. Tous criaient miséricorde. Les catholiques se confessèrent pour mourir. Les inimitiés furent changées en des affectueuses réconciliations. Ceux qui se haïssaient auparavant s'embrassèrent. »

Plusieurs vaisseaux périrent. « Les gens des écuries et les

valets furent tous abîmés dans ces grands désastres. »

Ce voyage exaspéra « les messieurs du Parlement », qui « redoutaient l'adresse... de cette sage princesse. Ils savaient qu'elle avait rapporté des munitions et des subsides. »

Ils résolurent de porter les affaires à la dernière extrémité, en frappant les Capucins.

Ceux-ci déjà avaient écrit au roi et à Richelieu pour protester contre les traitements dont ils avaient été l'objet.

Leur prison n'était pas bien rigoureuse; ils en étaient apparemment quittes pour sortir dans des chaises à porteurs. On voit le P. Cyprien se rendre ainsi chez le duc d'Épernon, alors disgracié, pour le confesser, lui, la duchesse et toute sa maison.

C'est là qu'il apprend le désastre qui a frappé le couvent. La demeure a été tout à coup investie; les portes ont été enfoncées, les chambres envahies par des gens armés, les provisions enlevées, les meubles « qu'ils avaient de la libéralité du roi » pillés. Les autels et les confessionnaux ont été brisés, les deux crucifix fouettés ou percés à coups de hallebarde. Quant au ciboire, une main restée inconnue l'avait enlevé quelque temps auparavant.

Les Capucins sont ramenés, ce semble, au centre de la ville. Ils y reçoivent une lettre écrite par l'ordre ou sous la dictée de Louis XIII, qui les autorise à rester en Angleterre. Il leur fait parvenir de l'argent par ses « officiers ».

Pendant ce temps, les catholiques ont tout à redouter de la fureur du peuple, qui les accuse de trahison. Un mouchoir ensanglanté est porté au Parlement avec une lettre annonçant qu'on ensanglantera de même la chemise des ennemis des catholiques.

Des maisons sont pillées.

Le bruit de ces désordres et de ces dangers attire d'Espagne en Angleterre une marquise espagnole, veuve et riche. Elle vient soulager les persécutés et elle aspire même au martyre.

Londres renfermait alors une croix aussi remarquable qu'ancienne, et à cause de cela on avait fait grâce à ce dernier vestige du papisme.

Elle était entourée des statues des douze apôtres.

L'héroïque Espagnole se mit à venir assidûment prier devant cette croix, « à la vue d'un peuple innombrable qui lui... jetait de la boue et des pierres, la poussait, la frappait ».

Le Parlement en prit occasion pour ordonner la suppression de cette croix. Le peuple y courut de toutes parts. Des échelles furent dressées.

Le premier qui monta, tomba sur les lances de la balustrade; et fut transpercé. Cette mort parut fortuite à ses compagnons, qui n'en attachèrent pas moins des cordes à la croix et aux statues. Celles-ci tombèrent successivement. A chaque chute, « comme au gain d'une bataille, » des fanfares jouaient.

Lorsque la croix tomba, les profanateurs, comme les Juifs sur le Calvaire, crièrent que le Christ avait pu sauver les autres et n'avait pu se sauver lui-même.

On crut alors qu'on pouvait détruire tous les catholiques comme on avait détruit cette croix, et qu'il fallait commencer par les Capucins.

Ceux-ci entendirent tous les jours des menaces de mort. Ils se réfugièrent d'abord dans leur cachette, mais ils ne tardèrent pas à se consulter relativement au caractère que revêtirait leur mort.

Ils crurent y voir réunies les conditions du martyre et ne se cachèrent plus. Plusieurs fois le bruit extérieur leur fit croire leur dernière heure arrivée, et ils se réunirent au pied de leur autel pour y mourir ensemble.

Trois mille apprentis se rendirent un jour au Parlement; ils réclamèrent le bannissement des Capucins. C'est ainsi que leur embarquement pour la France fut décrété et bientôt effectué.

Le P. Cyprien, avec un frère convers, assistent les prêtres condamnés à mort. Il était chez le duc d'Épernon au moment du pillage de son couvent : il alla de là chez l'ambassadeur de Portugal et y resta peut-être quelque temps. Il décrit les scènes des prisons et de la place des exécutions pour les avoir vues, à ses risques et périls.

Le P. Cyprien parle tantôt à la première personne, tantôt

à la troisième. On ne voit pas s'il y avait d'autres Capucins que lui et le frère convers.

Les prêtres paraissent seuls avoir été condamnés et exécutés. Une dame catholique, coupable d'avoir fait dire la messe chez elle, est bien conduite vers le lieu du supplice, mais le juge l'avait condamnée malgré lui, il fait ramener en prison cette héroïque femme qui pressait le charretier de poursuivre son chemin et lui promettait « un écu ».

Il est facile de voir les prisonniers. L'argent ouvre les portes. On peut s'isoler et dire la messe dans des salles réservées par les geôliers. Les visiteurs se confessaient aux martyrs et leur faisaient signer des images. Les simples fidèles venaient aussi les voir.

Les condamnés, en sortant de la prison, s'asseyaient sur une claie et le cheval les traînait au supplice. Les Capucins, déguisés et mêlés à la foule, les suivaient. En arrivant au lieu du supplice, les prêtres condamnés se levaient de leur claie et parlaient au peuple, à qui on les représentait, non comme des confesseurs de la foi, mais comme des traîtres. L'un d'eux, voulant dissiper cette erreur, feignit de craindre la mort; il demanda au juge ce qui résulterait de son apostasie. Celui-ci donna dans le piège; il fut tout aussitôt apostrophé et confondu par sa victime, à laquelle il venait de promettre la liberté.

De la claie, les condamnés montaient dans une charrette, parfois avec des criminels ordinaires. Ils faisaient le signal convenu : un prêtre, perdu dans la foule, leur donnait alors l'absolution.

Prêtres et criminels étaient attachés par le cou aux branches d'un arbre. La charrette s'éloignait et les corps se balançaient dans l'espace. On laissait mourir les criminels ordinaires. On coupait la corde des prêtres, encore en vie. On les mutilait odieusement, on les éventrait et on levait en l'air le cœur et les entrailles « des traîtres », et on les jetait au feu, en présence de la foule.

C'était alors, de la part des catholiques, une curée d'un nouveau genre. Des linges étaient trempés dans le sang : les reliques étaient disputées aux flammes. Ce n'était pas sans danger.

Mais les Capucins savaient que celui qui ne risque rien n'a rien.

« Un d'eux, dit le P. Cyprien (c'était lui peut-être), était sur le

point d'être accablé du peuple, lorsque voyant un prêtre condamné qui arrivait, par un merveilleux transport, l'alla embrasser, baiser, tirer son collet et le garder précieusement. »

Le Capucin croyait, ce semble, en être quitte pour quelques mauvais traitements de plus de la part de la foule; un danger surgit tout à coup. « A l'instant, dit l'auteur, plusieurs crièrent : Prêtre ! Prêtre ! ce qui est un crime d'État et de mort. »

Des agents recherchaient, en effet, les prêtres avec acharnement, et l'un d'eux, soupçonnant un jour un individu, se mit à dire son chapelet devant lui et l'amena ainsi à réciter son bréviaire et à se trahir.

« Ce bruit, poursuit le P. Cyprien, obligea le Capucin de quitter prise (peut-être s'était-il remis à embrasser le martyr ou à le dépouiller d'autres reliques); il se jeta si promptement dans la foule du peuple qu'il échappa. »

L'ambassadeur de Portugal désira avoir la tête de quelque martyr. Il traita avec le bourreau, qui ne devait toucher la seconde moitié de la somme qu'en apportant la tête. Celui-ci trouva expédient de décapiter le cadavre d'un protestant qu'il déterra. Il voulait substituer la tête de ce dernier à l'une des têtes exposées. En essayant d'enlever celle du martyr, il tomba. Cette chute fut apparemment fort lourde, car il alla dire piteusement à l'ambassadeur qu'il renonçait à l'entreprise.

Entre la condamnation et l'exécution, il s'écoulait ordinairement trois ou quatre jours. Pendant cet intervalle, un certain prêtre avait demandé sa grâce au roi. Or celui-ci avait promis au Parlement de ne plus accorder de grâce aux prêtres condamnés pourvu qu'on épargnât ceux auxquels il venait d'accorder la vie. Cette nouvelle, apportée au prêtre, alors à table avec les Capucins et un autre prêtre condamné, ne l'abattit pas. « Ça donc, dit-il, réjouissons-nous, et mettant la main dans sa poche : Tenez, dit-il, à un valet; voilà de l'argent; allez nous quérir du vin d'Espagne. »

Ce qui fut fait aussitôt. Pendant le reste du souper, ce ne furent que des réjouissances et d'innocentes gaietés, comme s'exprime le P. Cyprien. Puis on se mit en prières. On récita des prières d'a-

bord, puis on fit la méditation. Les deux martyrs dirent leur dernière messe et moururent courageusement.

Durant ces suprêmes agapes, « les innocentes gaietés » avaient peut-être pour objet ces puritains sans malice trompés par un ministre ami de la bonne chère. Celui-ci, à table avec des convives en dispute sur la manière de célébrer la Cène, leur représenta qu'il fallait la célébrer le soir, après souper, comme N.-S. Le lendemain on soupa de nouveau ensemble et l'on s'apprêta à célébrer la Cène. Le ministre fit observer qu'il y avait des femmes parmi eux et qu'il n'y en avait pas à la dernière Cène. On fit un troisième souper. Le ministre fit observer qu'il fallait que l'un d'eux se dévouât à représenter Judas. Personne ne voulut du rôle et l'on renonça à la célébration de la Cène selon les règles.

Le P. Cyprien ne paraît pas être resté longtemps au milieu de ces comédies sanglantes.

Les Capucins de la reine furent embarqués pour la France, au bout d'un mois. Le P. Cyprien les rejoignit peut-être alors. La reine s'embarqua à une époque difficile à préciser, relativement à celle du rapatriement des religieux. Elle avait en ce moment avec elle le P. Jean-Marie de Treston, l'ancien chevalier de Malte ; il se distingua pendant la traversée. Tous les gens de la reine eurent le mal de mer. Il lui rendit « tous les services qu'elle recevait auparavant de vingt ou trente personnes ». Le robuste religieux mourut peu de temps après.

La reine voulut que le P. Cyprien lui succédât. Celui-ci « ne manqua presque aucun jour de la voir en particulier », selon « le commandement » qu'il en avait reçu de sa propre bouche, « pour l'entretenir de dévotion ».

C'est ainsi que le religieux se trouve auprès d'Henriette au moment où elle apprend la mort de son époux. Le moment avait été choisi. Le P. Cyprien fut prié de ne pas s'éloigner. Un gentilhomme, envoyé pour savoir des nouvelles, ne revenait pas. Un des assistants dit que ce retard n'aurait pas lieu si les nouvelles étaient favorables. — « Je vois que vous les savez ! » s'écria Henriette. Les questions furent de plus en plus pressantes ; les ré-

ponses, de moins en moins équivoques. L'évidence rendit la princesse immobile et muette comme une statue.

Durant de longues heures, on demeura autour d'elle en silence, « les uns pleurant, les autres soupirant ».

Cette torpeur fut enfin vaincue par les affectueux empressements de la duchesse de Vendôme. Son premier mouvement fut de vouloir s'ensevelir dans un couvent. Mais la pensée de sa jeune fille prisonnière des hérétiques l'arrêta. Elle alla s'enfermer pour quelque temps au Carmel. Son entourage poussa bientôt le P. Cyprien à lui représenter qu'elle était nécessaire aussi à son fils. Elle ne tarda pas à suivre ses conseils.

Le P. Cyprien parle peu de Charles I^{er}, mais toujours avec sympathie. Il paraît suivre les opinions les plus sévères de son temps sur la possibilité de la bonne foi dans l'hérésie : peut-être écartait-il de son imagination le souvenir de ce roi mort hors de l'Église et dans une des plus sanglantes révolutions.

Il considère toutefois cette révolution avec un pieux optimisme et il la trouve compensée par l'importance et les suites du mouvement catholique en Angleterre. Et il parle ainsi de longues années après les événements, nonobstant certaines réalités pénibles et de mauvais augure.

Le P. Cyprien ne donne point d'appréciation sur Charles II, au secours duquel il appelle sa mère retirée au Carmel et dont le père, dit-il, a été vendu « argent comptant, comme une bête, » dont le meurtre était une chose si horrible que « le bourreau sortit secrètement de Londres et demeura caché le jour de l'exécution. Un autre homme masqué, qu'on dit être un ministre, prit sa place. » Ce bourreau improvisé ne manqua pas son coup, grâce à la « furie » avec laquelle il frappa.

Charles II, vaincu à Worcester, ne se livre point à d'aussi implacables ennemis.

Le P. Cyprien, sans s'être probablement battu jadis contre les Turcs comme l'un de ses confrères, a le tempérament belliqueux : il raconte avec plaisir l'odyssée de Charles II, qui mange du pain et du fromage et boit de la bière dans le feuillage d'un arbre, à quelques pas des cavaliers qui le cherchent. Ses sujets ne recon-

naissent guère leur roi dans ce bûcheron fort brun, grâce à une ablution au brou de noix, et armé d'une grande serpe.

Puis il paraît devenir comme muletier. Il s'avance à cheval avec une personne « agencée » derrière lui, à laquelle il entend demander pourquoi elle prend pour guide un pareil « gueux ». A l'auberge, la servante lui fait tourner la broche, mais il faut être né rôtiisseur. La servante le traite de « lourdaud » et, exaspérée par son humeur joviale, lui arrache la broche des mains. C'est un roi bien loin de son trône. Pour raffermir celui de son père, la princesse Marie a été mariée à un prince hérétique. Quelque prince pourra être rattaché à la cause des Stuarts par la princesse Anne, âgée de douze ans, encore prisonnière, belle, pleine d'intelligence, d'énergie, et du sentiment de sa situation.

Elle ne cesse d'exciter le futur Jacques II à fuir.

On gagne le valet de chambre et l'on concerte l'évasion. Un soir, les trois enfants jouent à cache-cache. Pendant qu'Anne feint de chercher son frère, celui-ci se déguise en femme dans le jardin et court s'embarquer à la Tamise; mais le vent le retient à la rive. Les gardiens alarmés arrivent à leur tour. Le vent venait de tourner et ils arrivaient trop tard. Le prince arriva, toujours déguisé en femme, à la cour du prince d'Orange, « et l'on appela les tailleurs ».

Le duc de Glocester s'enfuit à son tour en gagnant son valet de chambre. Il avait été transféré, avec la princesse Anne, dans une demeure royale où Charles I^{er} avait été prisonnier. Là, une tristesse profonde étreignit l'âme de la princesse et la tira ainsi de la prison de Cromwell, dans la puissance duquel il ne resta plus que la future duchesse d'Orléans. Sa mère avait abandonné celle-ci dans une ville déjà investie, pour fuir à pied vers la côte, quinze jours après ses couches, épuisée, à travers les ennemis qui la cherchaient et qu'elle entendait.

Un jour, lady Morton, à qui Henriette fugitive avait confié son enfant, revêtit la petite princesse de haillons, revêtue elle-même d'un costume semblable, et métamorphosée en bossue au moyen de chiffons. Elles allèrent prendre place sur un navire. « Ceux qui

voient lady Morton sur le vaisseau, dit le P. Cyprien, sont bien aises d'être quittes de cette gueuse et que la France en demeure chargée. »

Enfin le P. Cyprien a la joie de faire librement le catéchisme à l'un des enfants d'Henriette et cherche à lui faire apprécier le bonheur d'être dans « les voies du ciel, où les princes et les princesses de son sang ne pouvaient, disait-il, arriver pendant que l'hérésie les faisait passer par d'autres voies ».

Or lady Morton n'était pas dans « les voies du ciel ». Elle dit un jour à l'enfant : « Je crois que le P. Cyprien fait autant le catéchisme pour moi que pour Votre Altesse. »

Le bon religieux dit que l'enfant, « qui avait beaucoup d'esprit, » lui rapporta la chose « en secret ».

L'enfant, d'ailleurs, faisait le catéchisme à sa manière à lady Morton : elle lui répétait qu'elle ne pouvait se sauver dans l'hérésie ; elle l'embrassait en lui disant : « Soyez donc catholique, ma bonne dame, je vous aimerai bien. »

Lady Morton contesta longtemps l'absolue nécessité de la religion catholique. Puis, convaincue, elle différa longtemps « par des considérations du monde ».

Enfin elle passa en Angleterre pour régler toutes ses affaires, décidée à abjurer à son retour.

La fièvre la saisit à Londres. En voyant une de ses amies catholique, elle s'écria qu'elle ne le serait jamais.

Elle mourut dans ces sentiments, mais ces sentiments étaient l'œuvre d'une fièvre « chaude ».

La jeune Henriette, cependant, était réputée élevée dans l'hérésie. Sa tante Christine, duchesse de Savoie, partageait elle-même cette erreur. Elle apprit un jour que sa nièce excellait à danser, et, profitant de l'occasion, elle invita sa sœur « à s'occuper aussi de l'âme de sa fille ».

Henriette de France, pour dissiper cette opinion, imagina de publier les catéchismes faits à sa fille par le P. Cyprien. Le digne religieux eut ainsi pour éditeur l'ancienne souveraine de trois royaumes, ces royaumes qui finirent par revenir à son fils, sous la conduite de Dieu lui-même, après mille échecs et déceptions.

Henriette retourna donc en Angleterre, où d'ailleurs son douaire lui fit une obligation légale d'habiter.

Le motif déterminant de son premier voyage fut, d'après le P. Cyprien, le projet de mariage de Henriette d'Angleterre avec le duc d'Orléans : elle voulait en conférer avec Charles II.

Le futur Jacques II vint chercher sa mère à Calais avec toute la flotte anglaise, en qualité de grand amiral. Le canon tonna longtemps et fut entendu des deux rives. Le prince vint dire aimablement au P. Cyprien qu'il avait de l'esturgeon à bord, car, au lieu de cinq heures, la traversée dura deux jours, par l'effet du calme plat, et mit les catholiques aux prises avec la loi de l'abstinence.

Le P. Cyprien reprit alors sa fonction de bénir la table, après le chapelain protestant. Ces bénédictions un peu mixtes semblent lui déplaire : car il raconte, dans une autre circonstance, avec un entrain peu charitable, que le chapelain et lui étant en retard, ils se hâtèrent et que le premier étant tombé fut raillé par les seigneurs.

Le P. Cyprien bénit donc la table en présence de nombreux sectaires qui abhorraient le signe de la croix. L'intrépide religieux, nullement assagi par les événements, s'appliqua à leur en faire un grand et les scandalisa.

Le lendemain il dit la messe à Douvres, dans une salle dont les portes étaient ouvertes, en vue d'une grande foule. « La plupart, dit-il, admiraient la dévotion des catholiques. D'autres enrageaient de dépit. »

En rentrant à Londres, outre les souvenirs, Henriette de France avait des sujets de tristesse. La princesse d'Orange avait la petite vérole. Il semble que la reine, avec sa fille et le P. Cyprien, allèrent la voir. Les protestants qui entouraient la malade parlèrent du caractère contagieux du mal. Henriette s'empressa d'aller dans une autre maison, à cause de sa fille alors fiancée. Elle emmenait le P. Cyprien.

La mort, contre leur attente, semblait épier leur départ pour entrer. Le P. Cyprien dit que la princesse avait suivi la religion huguenote, mais qu'il est à croire qu'elle avait toujours retenu

quelque chose des bons sentiments qu'elle avait témoignés dans son enfance. On lui avait parlé de la religion catholique, « mais elle perdit la vue, » c'est-à-dire, probablement, que, déjà sans parole elle ne put exprimer par ses regards si elle adhéraît à la « sainte créance » des jours heureux où, gardant un cha-pelet dans sa « pochette », elle se voyait peut-être déjà mariée « au fils de l'Empereur, au Dauphin de France ou au prince d'Espagne, qui étaient tous bons catholiques ».

« Les tambours, les trompettes, les timbales retentissaient peu de temps après cette mort aux oreilles d'Henriette et de sa fille, revenant d'Angleterre et arrêtés à Pontoise : c'étaient Louis XIV et la reine qui venaient les surprendre, amenant le duc d'Orléans, le fiancé. Celui-ci, en voyant sa fiancée, demeura « interdit ». Puis il écouta les particularités de son voyage « avec un plaisir sans pareil ». Il avait appris sa maladie ; il en avait éprouvé « des insomnies », des « angoisses effroyables ».

Pour résumer, « Monsieur crut être en Paradis de voir Madame Henriette ».

La maladie mentionnée ici avait saisi Henriette d'Angleterre pendant la traversée ; on était revenu précipitamment à Portsmouth, où l'on était resté quinze jours. Des historiens disent qu'on avait craint la petite vérole.

Le mariage est suivi, quelque temps après, de la séparation de la mère et de la fille, le duc d'Orléans tenant à habiter les Tuileries.

« Les soupirs, les larmes et les sanglots de la reine et de Madame en faisaient pleurer quelques-uns et attendrissaient le cœur des autres, » dit le P. Cyprien présent.

Tout n'est pas fini entre le digne religieux et son élève, qui réclame la continuation de ses bons offices. Il va « souvent » la voir à Fontainebleau et aux Tuileries. « Dans le particulier, dit-il, je l'entretenais des périls de la cour. »

Il la voit moins pendant les séjours de la cour à Fontainebleau. « Je ne la voyais plus que rarement, dit-il, et seulement lorsqu'elle m'envoyait quérir pour ouïr sa confession. »

Il lui parlait « brièvement », ne pouvant plus « la faire sé-

rieusement réfléchir » sur ce qu'il lui disait : car elle était occupée par « les compagnies, les affaires, les tracas » de la cour.

Mais elle allait voir sa mère à Colombes, et y passait deux ou trois jours. « Alors, dit-il, j'avais le moyen de la voir commodément, de lui parler en particulier, de traiter doucement et en repos des affaires de sa conscience... Je lui répétais dans l'espace d'une heure les choses... dont je l'avais entretenue pendant le cours de plusieurs années. »

Le Capucin qui entretient une heure durant cette princesse en apparence toute au monde, ne l'ennuie pas, et elle voudrait le garder : c'est en vain. « La personne de Madame, dit-il, nous était bien précieuse, mais nous avons les dernières obligations à la reine sa mère... Je la priai donc de trouver bon que je suivisse la reine sa mère. » C'était pour retourner en Angleterre. Il lui désigna pour confesseur un Capucin qu'elle retint et qu'elle fit demander dans sa dernière maladie. (L'auteur ne fait allusion à aucun fait historique postérieur à cette maladie.)

Le P. Cyprien suivit la reine avec un seul confrère : la cause en était que les Oratoriens tendaient à se rétablir au préjudice des Capucins.

La maison où jadis les Capucins étaient arrivés dix était louée. Il est probable qu'il fallut attendre et transiger. Il fallut plusieurs mois pour restaurer la chapelle. Tous les paroissiens du temps de Charles I^{er} n'étaient pas morts ou n'avaient pas apostasié. D'ailleurs de nombreux enfants en étaient issus. Toute la matinée, la chapelle était remplie. Pour instruire et confesser tout ce monde, il fallait des Capucins en plus grand nombre.

Le P. Cyprien avait vu la reine « butée », en France, à l'idée de n'emmener que lui et un confrère : il avait gardé le silence, « en attendant, dit-il, l'occasion favorable d'agir adroitement ».

Déjà, entre Paris et la côte, le P. Cyprien avait rencontré un Capucin qui apprenait l'anglais dans le désir d'aller un jour en Angleterre : « Je ne laissai pas, dit-il, passer cette occasion... de faire insensiblement croître notre nombre jusques à dix, selon l'ancien accord des deux couronnes. »

Il le mène saluer la reine, qui consent à l'adjoindre à sa chapelle, mais non à l'emmener immédiatement, car elle ne sait pas si elle pourrait le loger. A Londres, influencée par l'abbé de Montagu, son grand aumônier et partisan des Oratoriens, elle change d'avis; « mais, dit le P. Cyprien, j'avais déjà écrit pour faire promptement venir le Père, qui ne perdit pas de temps ».

La reine fut « fort surprise » de son arrivée et n'en témoigna pas de « satisfaction », mais elle « l'agréa fort, après ». Les fidèles se pressèrent bientôt si nombreux dans la chapelle, que l'abbé de Montaigu avoua la nécessité de rétablir l'ancien nombre des Capucins, mais il y comprenait deux frères convers. Le P. Cyprien désarçonna facilement son adversaire sur ce terrain, et l'on revit les dix Capucins.

Les deux Oratoriens furent d'ailleurs heureux de voir tant de bien se faire par le moyen de leurs rivaux.

Malheureusement ils furent remplacés par deux autres, qui, appuyés toujours par l'abbé de Montagu, voulurent, contrairement à tous les précédents, avoir autorité sur les Capucins.

Le P. Cyprien alla trouver la reine, qui obligea les usurpateurs « de faire excuse de leur entreprise trop peu méditée ». Pour les punir encore davantage, elle confia aux Capucins seuls le soin de préparer une grande cérémonie. (C'est la dernière fois qu'il est question des Oratoriens.)

Cette cérémonie était le baptême d'un jeune Chinois de quatorze ou quinze ans. La reine fut sa marraine. Le P. Cyprien avait été son catéchiste. Il constata qu'il admettait assez difficilement la Trinité et l'Eucharistie, mais très facilement les autres mystères. Il ne sut pas pourquoi il était venu en Angleterre, peut-être pour n'avoir jamais songé à le lui demander.

Ce baptême fut l'occasion d'une conversion. Un des assistants y conçut l'idée de conduire son père, ministre protestant et professeur distingué, au P. Cyprien, qui le convertit. Après son abjuration, on voulut prévenir la désertion de son cours.

On le faisait placer dans un coin de la chapelle, où personne ne pouvait le voir. Sa femme voilait de son côté son visage avec une « écharpe ».

Beaucoup de catholiques d'ailleurs pratiquaient secrètement leur religion, sous Charles II, par crainte du retour de la persécution, une « fâcherie » du Parlement pouvant la rallumer.

Certains prêtres anglais permettaient même d'assister aux prêches dans les grandes circonstances, malgré deux brefs qu'ils interprétaient à leur façon. Le P. Cyprien les critique.

Lui-même, pendant la maladie d'Henriette d'Angleterre à Portsmouth, alla plusieurs fois au prêche. C'est la seule fois qu'il parle d'une intrusion de ce genre.

Nécessairement il voulait convertir le ministre; celui-ci lui avoua qu'il était retenu par les plus tristes perspectives de l'ordre temporel. Le P. Cyprien lui promet une pension, mais il n'eut jamais de ses nouvelles.

Évidemment le mouvement catholique satisfait l'ardent Capucin, mais la santé d'Henriette décline et réclame l'air de la France. Longtemps elle hésite, pour ne pas abandonner ses catholiques anglais; enfin elle réfléchit que ce ne sera pas les abandonner, si elle leur laisse sa chapelle et les Capucins pour la desservir. Elle part en recommandant à ceux-ci la prudence, et, longtemps accompagnée par Charles II et son épouse, elle s'éloigne de l'Angleterre, où le catholicisme, comme replanté par elle, saura se ramifier sur le sol, en attendant qu'il grimpe à quelque nouveau tuteur.

Elle est à peine en France que la peste fait son apparition à Londres, emportant bientôt quatre et cinq mille personnes par semaine.

Henriette ordonne alors de fermer sa chapelle, où les réunions offriraient plus de prise au fléau. Mais les Capucins objectent des intérêts supérieurs et sont appuyés par le P. Cyprien, qui a suivi la reine avec un confrère. La chapelle est rouverte. Deux Capucins meurent pour avoir confessé des pestiférés.

L'air de la France cependant ne guérit pas Henriette. Ses insomnies et sa faiblesse inquiètent sa fille et son gendre, qui réunissent chez elle trois médecins en consultation. Le P. Cyprien y était présent. Elle décrivit son mal avec tant de netteté, dit-il, qu'elle ne laissa rien à ajouter à M. Daquin, son médecin

Valot, médecin du roi, approuva le traitement du premier et déclara l'état sans danger : il ordonna seulement « trois grains » pour combattre les insomnies.

Henriette, soupçonnant qu'il s'agissait d'opium, déclara qu'elle n'en prendrait pas ; ce médicament, ajoutait-elle, l'avait toujours incommodée et lui avait été interdit par son médecin en Angleterre. Valot explique que c'était un médicament d'une composition particulière. Ses confrères, auxquels Henriette semblait en appeler, déclarèrent Valot incapable d'ordonner quelque chose qu'il ne connût comme salulaire.

Henriette acquiesça avec peine. Les trois grains ne devaient être pris que pendant la nuit.

En attendant, elle soupa à l'heure ordinaire, sa vie étant extrêmement réglée. Elle mangea fort bien et « se divertit agréablement ».

« Avec le sang du grand Henri, dit le P. Cyprien, elle avait aussi hérité un courage qui ne se laissa jamais abattre aux difficultés, qui dissimulait les pointures et les aigreurs... » Elle se moquait de ces dames et demoiselles qui crient « pour un petit mal de tête, un mal de dent, comme si tout était perdu ».

Le jour même elle s'était entretenue longtemps avec son confesseur, le confrère, ce semble, du P. Cyprien, pour se préparer à la communion du lendemain. Elle lui avait dit qu'après sa mort, Charles II payerait à ses gens leurs gages pendant deux ans. Cependant elle ne songeait pas à la mort.

« La mort, dit le P. Cyprien, était effroyable à ses yeux. Quoiqu'elle ne se la représentât qu'éloignée, sa seule idée la faisait frémir. Aussi n'aimait-elle pas qu'on l'entretînt de ce triste sujet. Elle m'a souvent dit qu'il fallait s'y préparer par une (grande) pureté de vie, par la fréquentation des sacrements, par l'exercice de bonnes œuvres et n'en pas tant parler. »

L'appréhension des grains (réputés funestes par le P. Cyprien) ne l'empêcha pas de s'endormir. La femme de chambre finit par être frappée par le silence prolongé qui suivit l'absorption du médicament, puis elle s'effraya des signes d'oppression et des soupirs. Les médecins accoururent. N'obtenant aucun signe

d'intelligence, ils affirmèrent que c'était l'effet passager d'une « vapeur montée au cerveau ».

Le P. Cyprien, venu avec son confrère, ne tarda pas à s'inquiéter et manda le curé de Colombes. L'Extrême-Onction fut donnée et fut suivie immédiatement de la mort. Le visage resta serein.

Le désir d'Henriette avait été d'être ensevelie à la Visitation de Chaillot. Elle y passait l'avent, le carême et les principales fêtes de l'année. Le palais et les dépendances avaient été achetées en son nom lorsque les religieuses avaient désiré de s'établir en cet endroit.

Elle « se rendit fondatrice » de la maison et y retint un appartement.

Si son désir était de reposer à Chaillot, elle savait d'autre part sa place marquée parmi les sépultures des rois de France, et elle avait légué son cœur au couvent.

Le P. Cyprien dit que l'Angleterre « ne put apprendre sa mort sans fondre en larmes, » qu'elle fut « déplorée » en vers grecs, latins et anglais, « en telle quantité que, tous recueillis ensemble, ils font un volume entier ; » il ajoute que la mission des Capucins « ne subsistant que sous l'autorité de cette royale princesse passa avec elle en son tombeau », mais que les Capucins insulaires ne furent plus réduits à se cacher, comme avant l'établissement « des Capucins de la Reine ».

Le P. Cyprien de Gamaches est vraisemblablement de la famille mentionnée dans les dictionnaires biographiques.

A. F.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

J. N. Bögl.



Documents et Manuscrits (Publiés par A. F.) (Verfasser unbekannt) später:
A. Fl

Bd.: 1

Paris 1889

H.misc. 78 m-1/6

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11619599-2